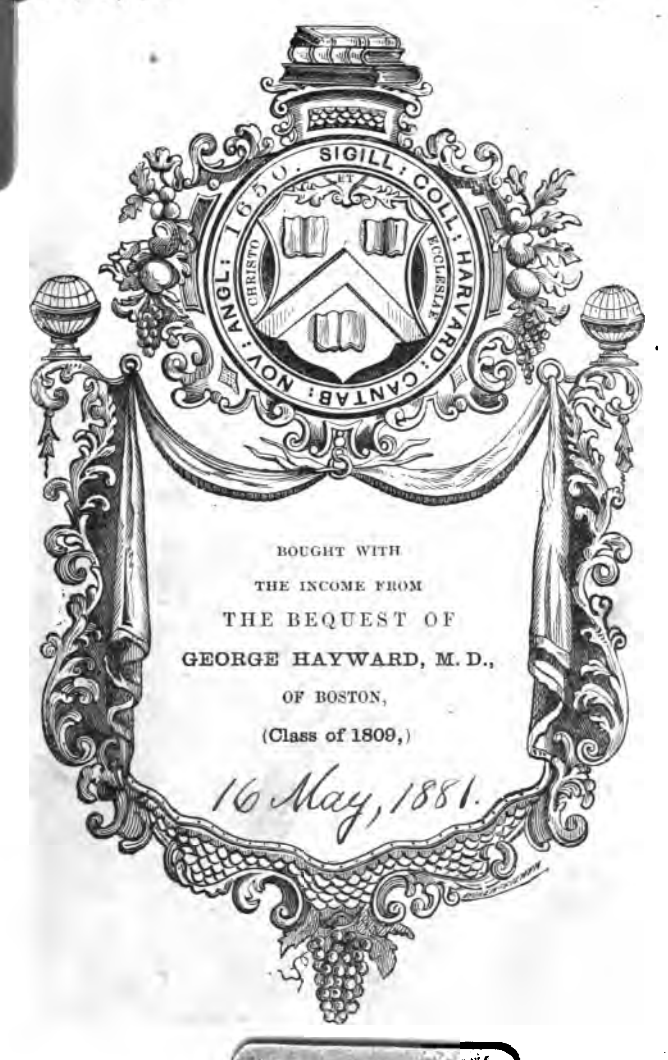
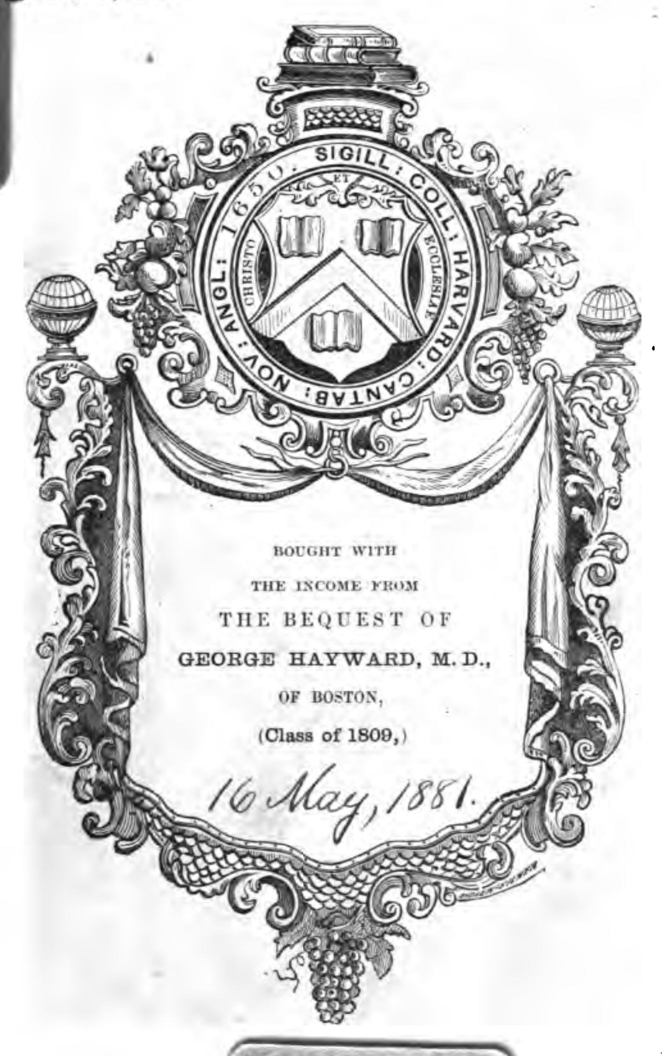



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE




SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE



NOELS PATOIS

ANCIENS ET NOUVEAUX

CHANTÉS

DANS LA MEURTHE ET DANS LES VOSGES

RECUEILLIS, CORRIGÉS ET ANNOTÉS

PAR L. JOUVE.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.
(MOLIÈRE.)

Si le langage est pesant,
Le discours en est plaisant
Et profitable. (NOEL.)

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie],
56, RUE JACOB, 56.

—

1864.

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

PRÉFACE.

Si le patois des Vosges était connu, si les éditions modernes surtout qui renferment la plupart de nos Noëls étaient lisibles ou intelligibles, nous n'aurions peut-être point publié ce recueil. Mais, persuadé comme bon nombre de philologues, que l'étude des patois n'est pas inutile à la recherche des origines de la langue française et à son histoire, nous avons cru rendre quelque service en donnant une édition exacte et complète de ces vieilles poésies qu'on chante encore au village dans les longues veillées de Noël.

Nous avons placé la traduction au bas du texte pour dispenser le lecteur de feuilleter un vocabulaire, et nous avons ajouté quelques notes destinées soit à rendre compte de l'origine des mots, soit à montrer les variétés dialectiques du pays et de quelques patois congénères, soit encore à expliquer la valeur des termes et certaines particularités de prononciation.

Les personnes qui voudraient mieux connaître un patois sur lequel il n'a pour ainsi dire été rien écrit, tandis que les autres ont déjà des monographies plus ou moins complètes, pourront consulter notre COUP D'ŒIL SUR LES PATOIS VOSGIENS (1), où se trouve aussi une notice bibliographique sur nos Noëls.

Si dans l'appréciation d'utilité que nous avons émise sur cette réimpression de pièces connues, auxquelles nous avons ajouté deux Noëls inédits, nous paraissons en exagérer la portée, si même nous sommes dans l'erreur, la déception ne sera pas cruelle; il nous restera toujours le plaisir de la peine, et nous nous consolerons avec la pensée que du moins nous avons arraché à la barbarie des imprimeurs, et, à cause de cela peut-être, sauvé de l'oubli un témoignage historique du langage, des mœurs et des idées d'autrefois.

La robuste naïveté de nos simples aïeux peut être pour nous un sujet d'admiration; mais leur ignorance de nos plaisirs d'esprit est-elle un crime? Et d'ailleurs y a-t-il beaucoup de poëtes qui aient eu des succès populaires aussi prolongés que les auteurs inconnus des Noëls? Il ne faut ni les exalter, ni les abaisser; en général ils prennent rang d'eux-mêmes dans l'histoire de l'esprit français. C'est ce titre que nous invoquons pour ceux des Vosges.

L. JOUVE.

(1) Vol. in-12, chez Valentin, libraire à Epinal.

NOELS PATOIS.

Ier NOEL.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

AIR : *Noël, Noël, disons trois fois Noël.*

Noué! Noué! chanton teurtou Noué.
J'évon in nouveau-né,
En dépée di dâné.
Noué! Noué!

I.

Quand Dée évi tou lou monde baîti,
Evo in pô de terre Adam créi
Et pu dalè eune côte en tiri

REFRAIN : Noël, Noël, chantons tous Noël. Nous avons un nouveau-né, en dépit du damné (démon).

I. Quand Dieu eut bâti tout le monde, il créa Adam

De lèquelle Eve i fi
Pou lou ben mériè.
Noué! Noué! etc.

II.

Mâ pou lè t'ni en sè sujétion
En Pérédis ous' qu 'i fayo si bon,
I lo béyi tote permission
De maingi pa râhon
Di fru d'in si bé mai.
Noué! Noué! etc.

III.

Il y èvo eun âbre défendu.
Eve en maingi; et Adam, lou goulu,
I touchi ca. Si ben qu'j'atin padiu,
Si lou divin Jésu
N'èrô v'ni no sâvè.
Noué! Noué! etc.

---

avec un peu de terre, et puis de là il en tira une côte dont il fit Ève pour le bien marier. Noël! Noël! etc.

II. Mais, pour le tenir en sa sujétion dans le paradis, où il faisait si bon, il leur donna toute permission de manger par raison des fruits d'un si beau jardin. Noël! Noël! etc.

III. Il y avait un arbre défendu. Ève en mangea, et Adam, le gourmand, y toucha aussi. Si bien que nous étions perdus, si le divin Jésus n'était venu nous sauver. Noël! Noël! etc.

NOTES DU PREMIER NOEL.

Ce Noël se distingue de tous les autres par la terminaison du parfait en *i* (il *créi*, *tiri*, *maingi*, *touchi*), qui caractérise certains patois de la Meurthe, et par quelques expressions françaises que l'auteur y a introduites, comme *de laquelle*, que le patois ne connaît pas. Il nous semble, du reste, n'être qu'un fragment, car nulle part nous n'avons rencontré de Noëls d'aussi peu de couplets.

Un seul mot, qu'on ne trouve pas ailleursdans ce recueil, peut attirer l'attention ; c'est *mai*, jardin ; il était usité dans le vieux français : *mets*, *mès*, *may ;* son origine est celtique.

Ce Noël est tiré d'une publication faite par la Société d'archéologie lorraine; sous le nom de *Poésies populaires de la Lorraine;* nous avons rejeté celui qui, dans le même recueil, est appelé *Deuxième Noël*, parce qu'il n'est qu'une mauvaise traduction d'un Noël franc-comtois de Gautier, où les formes de deux idiomes se heurtent maladroitement à chaque pas.

II[e] NOEL.

L'ANNONCIATION.

AIR : *Une jeune pucelle*
De noble cœur.

I

Eune jeune baisselle (1)
De boin paran (2),
Que feu tojo pucelle
De son viquan,
Dehan in jou
Sè pat'nat' è sè chambe,
Vi in ainge déhante
De lè pai d'Noùt'Cheignou (3).

I. Une jeune fille de bons parents, qui fut toujours vierge de son vivant, disant un jour ses patenôtres en sa chambre, vit un ange descendre de la part de Notre-Seigneur.

II

El feu tote ehmoudie (4)
Di premée co (5)
De vor son compaignie
. Inq que buquo (6),
Que parho bé (7)
Et r'luhan tout en erre (8),
Èca pu que n'èclaire
Lou slou quan 'l a louvè (9).

III

Ca pâlè è poin d'ôme
Ni è gahon,
Tot' perléye é n'voulome (10)
Don sè mahon.
Val don pouquè
'l a tote épovantée
D'eune sefaite entrée (11)
Dedon sou caibinè.

II. Elle fut toute troublée, du premier coup, de voir sans compagnie quelqu'un qui frappait, qui paraissait beau, et répandant la lumière en sa marche encore plus que ne brille le soleil quand il est levé.

III. Car parler à aucun homme ni à aucun garçon, toute seule elle ne voulait pas dans sa maison. Voilà donc pourquoi elle est tout épouvantée d'une pareille entrée dans son cabinet.

IV

Enfin el se repaire (12)
In po éprè
Qu'el é oï l'effaire (13)
De l'ainge lè.
De d'su sé genou (14)
El luve in pô lè tête (15)
Pou oï lou reméte
Qu'époutio lou Sâvou (16).

V

L'ainge, piein de louquance (17)
Fâ compliman (18)
Evou lè révérance
Mou imbleman,
Dehan : « Boinjou,
« Mérie, pieine de graice (19),
« Déye que vin an vout' raice
« Sôye tojo évou vou !

IV. Enfin elle revint à elle un peu après qu'elle eut ouï l'affaire de cet ange. De dessus ses genoux elle lève un peu la tête pour entendre le remède qu'apportait le Sauveur.

V. L'ange, plein d'éloquence, fait compliment, avec la révérence, bien humblement, disant : « Salut, Marie, pleine de grâce ! Dieu, qui vient en votre race, soit toujours avec vous !

VI

« I m'envoiye vou dire
« De v'préparè [20]
« Pou sou feu, qu'a nout' chire [21],
« Que vû entrè
» To fin don vou,
« Pou li servi de mère,
« Quan i venrè en terre
« Don 'l an s'ré lou Sâvou.

VII

« Lou tan dé proufécie
« A écompli;
« Ca vaci lou Messie
« Qu'ato premi
« A monde, éfin
« De veudiè lè querelle
« Antre l'afan rebelle [22]
« Et sou pére divin.

VI. « Il m'envoie vous dire de vous préparer pour son fils, qui est notre Seigneur, qui veut entrer tout à fait dans vous, pour que vous lui serviez de mère, quand il viendra sur la terre dont il sera le Sauveur.

VII. « Le temps des prophéties est accompli; car voici le Messie qui était promis au monde, afin de vider la querelle entre l'enfant rebelle et son père divin.

VIII

« Et que pou tel effâre
« Qu'as'qu'i falô ?
« Eune que peuhe piâre
« È ce gran rô,
« Pou li servi
« De mère, et qu'sôye pucelle
« Et anca lè pu belle
« De teurtou lou péi. »

IX

Lè val épovantéye
Dé qu'el épran
Qu'i falô qu'elle séye (23)
An pô de tan
Mére, et pouhta (24)
Qu'el voulo mouri virge (25)
Et qu'el s'ato premihe
A boin Déye qu'a lè hâ (26).

VIII. « Et que pour pareille affaire que fallait-il ? Une (fille) qui puisse plaire à ce grand roi, pour lui servir de mère, et qui soit vierge et encore la plus belle du pays. »

IX. La voilà épouvantée dès qu'elle apprend qu'il faut qu'elle soit mère, parce qu'elle voulait mourir vierge et qu'elle s'était promise au bon Dieu qui est là-haut.

X

Mâ l'ainge li éhure [27]
Qu'lou Saint-Esprit
En évo pri les erre [28]
Et entrepri
L'effâre lè ;
Que jémâ su lè terre
L'Afan n'érô de pére ;
(Ç'que mou lè consolè) ;

XI

Que quan i s'rô à monde
On lou heuch'rô [29]
Jésus, que f'rô l'amonde
Comme in boin rô,
A paure gen
Qu'érin padiu lè graice,
Seuvan lè ouète traice [30]
De zoute pére Adam [31].

X. Mais l'ange lui assure que le Saint-Esprit en avait pris les mesures et avait entrepris cette affaire; que jamais sur la terre l'enfant n'aurait de père (ce qui la consola fort).

XI. Que, quand il serait au monde, on l'appellerait Jésus, qui ferait l'aumône, comme un bon roi, aux pauvres gens qui auraient perdu la grâce, en suivant la vilaine trace de leur père Adam.

XII

— « Que slé sô, j'i écode,
« O Gabriel,
« Si j'su digne et commode
« È l'Eternel. »
O lou boin mou !
O lè douce parole,
Que nous reboute an role
Des afan benheurou !

XIII

— « Val, dit-el, lè dem'hale (33)
« Di rô qu'venré.
« J'li s'râ tojo léale
« Tant qu'i viq'ré. »
Et tot asto
Jésus fa son entréye
An sè mére sacréye,
Virge comme 'l ato.

XII. « Que cela soit, j'y consens, ô Gabriel (dit Marie), si je suis digne et convenable à l'Éternel. » — Oh ! le bon mot ! oh ! la douce parole, qui nous remet au rang des enfants bienheureux !

XIII. « Voilà, dit-elle, la servante du roi qui viendra. Je lui serai toujours loyale, tant qu'il vivra. » — Et tout aussitôt Jésus fit son entrée dans sa mère sacrée, vierge comme elle était.

XIV

Ça fâ lou mairiaige ([33])
Qu' ato premi.
Dedon nout' paur 'lignaige
Lou valè mi.
Déye, demourè
Dò nout' cœuh et nout' airme : ([34])
Je n'éron pu d'élairme
Di peu diale lè ([35]).

XIV. Cela fait le mariage qui était promis. Dans notre pauvre race le voile mis. Dieu, demeurez dans notre cœur et notre âme; nous n'aurons plus d'alarmes (à cause) de ce laid démon-là.

NOTES DU DEUXIEME NOEL

---

(1) On dit aussi *basselle* et *basselotte*, qui correspond au vieux français bachelette, féminin de bachelier. Le patois vosgien dit aussi *boyesse*, qui rappelle le vieux mot *baiasse*.

On lit *baisselette* dans *Li jus Adam*. En patois romand, *baichot*, *baichotte;* en normand, *basse*. Ce mot est d'origine celtique. On en retrouve la racine dans l'irlandais, l'écossais, le bas-breton, le gallois, le cornouaillais, *bach*, *baç*.

(2) La diphthongue du mot *boin* ne doit pas plus étonner que celle du mot *bien* venant du même mot latin. L'Italien dit *buono*, l'Espagnol *bueno;* celui-ci ne diffère du patois que par sa terminaison. *Boin* est dans le roman de *Gérard de Viane* (XIIIe siècle) et dans le *Journal de Jean Aubriot*, bourgeois de Metz.

(3) La permutation de *s* avec *ch* est très-fréquente.

(4) *Ehmoudie*, pleine d'émoi, du vieux français *esmoi*, surprise, inquiétude, et esmoier, être en peine. Ce mot ne vient point du latin *emovere*, mais du celtique *esmae*.

(5) *Premée,* premier, on dit aussi *preméye*, et *premi*.

(6) *Buqué* et *beuqué*, frapper, appartient aussi au patois picard et rouchi. Les Italiens disent *picchiare*. C'est un mot d'origine teutonique : allem., pochen ; holl., beuken ; suédois, boka. Le mot populaire *bucher* vient sans aucun doute de la même source.

(7) *Parho*, paraissait. Dans *Li jus Adam*, *parans* pour *paraissant*; dans Roquefort, *paire* pour *qu'il paraisse*. C'est le vieux verbe *paroir*. Les imparfaits en *ot* sont aussi normands.

(8) *R'luhant tout en erre*, mot à mot, *reluisant tout en marche*. Cette expression *tout en erre* se répète plusieurs fois dans nos Noëls et peut se traduire par *dans sa marche rapide*. Erre, vieux mot français, signifie conduite, train, voyage, hâte. On lit, dans la *Chronique de Reims*, errant, erranteraent, que l'éditeur M. Paulin Paris traduit par sur-le-champ, très-vite.

(9) *Slou* et *selou*, soleil. Ancien bourguignon, *selou*, *selaus* (Gérard de Viane) : *'l a*, elle est. Dans beaucoup de patois, on supprime ainsi la voyelle initiale du pronom devant un mot qui commence par une voyelle. On verra plus loin que, devant une consonne, la voyelle reparait et qu'alors la consonne est souvent supprimée à son tour. Pour le masculin, la règle est uniforme.

(10) *Perléye*, mot à mot *pour elle*. C'est l'expression allemande, für sich leben, vivre seul. Plus loin, on verra *tout perlu*, tout seul; *to poli* (Gérardmer); tô poua lu (Ban-de-la-Roche). Les Italiens disent de même, *da me*, *da te*, *da se*, moi seul, toi seul, lui seul. Le Français a aussi l'expression *à part lui*, mais les étymologistes ont fait erreur en plaçant un *t* où il était inutile.

(11) *Sefaite*, telle, semblable, pour *ainsi faite*; on dit aussi *sfait* et *sfô* au masculin. Ce mot est aussi dans une chanson, en patois de Lunéville, que donne Oberlin. La même expression existe en Italie : *si fatto ragionamento*, un pareil raisonnement. Nous pouvons encore rapprocher notre expression française *si fait*.

(12) *El se repaire*, elle se remet, elle revient à elle. On lit *je me repairoie du tournoiement* (je revenais du tournoi), dans *li Gieus de Robin et de Marion*, qui est de l'an 1282.

(13) On dit plus souvent *effâre* qu'*effaire*. L'auteur a sans doute été entraîné par la nécessité de la rime quoique dans ces poésies informes elle ne semble pas beaucoup l'arrêter.

(14) L'*e* muet de *genou* ne compte pas dans le vers. Nous n'avons pas voulu écrire *jnou*.

(15) *Luve*, on dit aussi *leuve*. Le participe est louvé. C'est ainsi qu'on disait autrefois, *je treuve* et *trouvé*, et qu'on dit encore aujourd'hui *je meurs, je mourrai*.

(16) L'édition de Bruyères (1788) donne le présent *époute* au lieu d'*époúto* l'imparfait.

(17) *Louquance*, éloquence. Gauthier s'est servi de ce mot dans ses Noëls.

(18) *Compliman*, *imbleman*, doivent se prononcer *complimot, imblemot*. Un des caractères du patois vosgien est de transformer la plupart du temps la nasale en un son plein et sonore.

(19) *Mérie* est dans l'édition précitée de 1788; les autres donnent Mère, faute évidente, le salut de l'ange n'étant ici que la traduction de l'*Ave Maria, gratiâ plena.*

Graice pour *grace* se lit dans un vieux titre lorrain : « Donné à Mirecourt l'an de *graice* par mil *dous* cent quatre vingt et six, *lou* jeudi après l'Annonciation Notre-Dame. » On voit en outre dans ce passage deux formes conservées dans le patois vosgien, *dous*, deux, et *lou*, le.

(20) *De v' préparè*, de vous préparer. On trouvera souvent ce pronom devenu syllabe muette qui s'appuie sur le mot précédent (prononcez *deuf*). Il en est de même de *te*, toi, de *me* pour *mie*, pas. Ce sont des espèces d'enclitiques, comme le grec en a.

(21) *Feu*, fils; on dit aussi *fieu*. Ces mots sont communs à divers patois.

Le mot *fieu* est dans la chronique de Turpin (onzième siècle), et dans l'Histoire de Metz de dom Tabouillot.

(22) *L'enfant rebelle*, c'est l'ange déchu, Satan. Marie de-

vait écraser la tête du serpent. Il serait encore possible de faire rapporter cette expression à l'homme qui fut en effet rebelle par sa désobéissance à Dieu. Le péché originel est une thèse qui, dans les vieux Noëls, occupe naturellement le poëte.

(23) *Qu'elle séye*. Le vers exige *elle* tout entier; mais c'est une exception nécessaire pour le rhythme. On dit aussi *qu'el sée, qu'el sâye, qu'el sô, qu'el sôye.*

(24) *Pouhta que*, mot à mot, *pour tant que, pour cela seulement que* en dernière analyse. *Pour tant que* se lit dans la chanson de du Guesclin (quatorzième siècle).

(25) *Virge*, vierge; il faut prononcer *vihge*, en faisant rapprocher le son du *g* de celui de l'*h*. Ancien bourguignon *virge*.

(26) *Hâ*, haut; mot d'origine tudesque : vieux allemand, *hoh*; suédois, *ha*, etc.

(27) *Éhure*. Toutes les éditions portent ce mot, qui doit pourtant rimer avec *erre*. Cette prononciation doit assurément être modifiée : *éheure* et même *éhére*. Nous trouvons au couplet 8 du 2e Noël *maihère* pour *masure*.

(28) *Prendre les erres*, c'est prendre la marche, la conduite d'une affaire (voir la note 8). Nous avons rencontré cette expression dans le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf; l'éditeur Francisque Michel lui donne une autre traduction, *qu'il preigne ses erres*, qu'il prenne ses mesures. Ce sens peut également s'appliquer ici.

(29) On dit *hucher* et *heucher*. Ce terme signifie au propre appeler en criant; Rabelais s'en est encore servi en ce sens; il n'est plus usité qu'à la chasse. Vieux allemand, huscha; breton, jouc'ha.

(30) *Ouète* et *Voète*, sale, sordide est le vieux mot français *orde*, usité jusqu'au milieu du seizième siècle et qui pourrait venir du latin *horridus*. Pour la substitution de *oué* à *or*, voir notre *Coup d'œil sur les patois vosgiens.*

(31) *Zoute, zute, zous, zo, zu*, sont différentes formes du pronom *leur*.

(32) *Val*, abréviation de *valé*. *Demhale*, servante, dans le sens qu'on a souvent donné au moyen âge au mot *demoiselle*.

(33) *Mériaige*. On lit *mariaige* dans les sermons de saint Bernard.

(34) *Airme*, âme. C'est un mot très-ancien. On le trouve dans les *Assises de Jérusalem* : por le savement de s'arme; dans Gérard de Viane, avec la prononciation *airme;* dans le cartulaire de Senones (année 1299) : por le salut de m'arme. Il appartient au patois du Jura (arma), et il existe dans la langue poétique de l'Italie sous la forme *alma*. Vient-il du basque *arma*, ou du latin anima? Nous n'affirmons rien. Dans le *livre des Rois*, on peut suivre la transformation qu'a subie le mot *anima;* on lit en effet *aneme* et *anime* à quelque distance l'un de l'autre.

(35) *Peut*, fém. *peute*, laid, vilain, sale, du latin *putidus*, puant, dégoûtant. C'est un des mots les plus anciens de notre langue : aussi je le soupçonne d'être plutôt celtique que latin.

De put aire, de mauvais naturel (chanson de Roland). Il est dans le patois champenois, dans celui de Neufchâtel (Suisse), *de peuta via*, de mauvaise vie.

Diaile, *diale*, *diaule* (environs de Lunéville). *Diale* appartient au picard, au bourguignon et au rouchi. *Diaule* se trouve dans les vers sur sainte Eulalie, qui sont du neuvième siècle et forment le second monument de la langue française.

IIIe NOEL.

MARIE ET JOSEPH A BETHLÉEM.

Air : *Noël pour l'amour de Marie.*

I

Anfin j'évon vu ce que l'ainge (1)
Nos ai épri dedon sou chant,
D'in afan né don eune grainge,
Qu'a lou feu d'in Déye to-peuhan.
— Mâ qu'as'ça, compére Quertaille (2),
Que t'ai tan di lou boin Jousé ?
Stépoi, ç'a quéque gran marvaille
Qu'a arrivè bin lon pa lè.

I. Enfin nous avons vu ce que l'ange nous a appris dans son chant, sur un enfant né dans une grange, qui est le fils d'un Dieu tout-puissant. — Mais qu'est-ce, compère Quertaille, que t'a tant dit le bon Joseph? Peut-être c'est quelque grande merveille qui est arrivée bien loin par là.

II

— Si v' sévin to ce qu'i peu dire,
Vos en érin lè lairme à l'euye.
'l évon souffri mou grand mertyre (3),
Et 'l on étu an mou gran deuye (4).
Auguste l'amperou coumande
Pa l'édi lè que chéquin sai,
Que teurto évinhe et se rande
A leue que lor évo noumé,

III

Chéquin dedon sou baliaige
Pou déclariè à sou coumis
Cobin qu 'l atin don zo minaige
Jeusqu' è pu ptéro épranti,
Efin d'épanre tout en erre
Cobin il y évo de gen
Dedon lou monde, et quel effaire
Et qué météye 'l atin faihan (5).

II. Si vous saviez tout ce qu'il peut dire, vous en auriez la larme à l'œil. Ils ont souffert bien grand martyre et ils ont été en bien grande douleur. Auguste, l'empereur, commande, par l'édit que chacun sait, que tous viennent et se rendent au lieu qu'il leur avait nommé,

III. Chacun dans son bailliage pour déclarer à son commis combien ils étaient dans leur ménage, jusqu'au plus petit apprenti, afin d'apprendre au plus vite combien il y avait de gens dans le monde et quelle affaire et quel métier ils faisaient.

IV

Val pourquè Jousé et Mérie
On étu lougi si pôrment
Don eun' méchante bergerie
Ousque n'i demouro nusan (6),
Pouhta que lé grosse tévène
Ne vouluhte lé recevor (7),
Dehan qu'l atin tot' de gen pieine (8);
Mâ putô ç'a qu'l atin trou pôr.

V

Et lé gro burjo lé pu riche
L'érouétin d'in euy' de traivè (9),
Lou pôre chir', tan 'l atin chiche!
Anca que piein jeusqu'è cravè.
I l'eccusin, son lou counahe,
D'aoué débachié méchaman
Eune baisselle belle et frahe;
Mâ i boudin bin puaman (10).

IV. Voilà pourquoi Joseph et Marie ont été logés si pauvrement dans une méchante bergerie où il ne demeurait personne, parce que les grosses tavernes ne voulurent pas les recevoir, disant qu'elles étaient toutes pleines de gens; mais plutôt c'est qu'ils étaient trop pauvres.

V. Et les gros bourgeois les plus riches le regardaient d'un œil de travers, le pauvre sire, tant ils étaient avares, encore que pleins jusqu'à crever. Ils l'accusaient, sans le connaître, d'avoir débauché méchamment une fille belle et fraîche; mais ils mentaient bien vilainement.

VI

Chéquin lo chantô mille injure
Et lo béyô mille laidon.
De bin fare i n'en évin cure,
Ni d'lé r'cevor don lé mâhon.
Çpandan vaç' lè neuy' que s'éprouche
(Lou slou couchi, que jal' si fô!)
Et lè Virge ato to fin prouche
De s'écouchié d'in afan rô.

VII

Lasmar! lé val son feu, son aite (11),
Son bô, son lé', ni son mâhon,
Pou lé mère qu'ollo en haîte
Béyi de què pou nout' rançon.
I sorton tou dou d'lè bourgaide,
Se rouétan son se dire mou,

VI. Chacun leur chantait mille injures et leur lançait mille lardons. De bien faire ils n'avaient cure, ni de les recevoir dans les maisons. Cependant voici la nuit qui s'approche, (le soleil couché, il gèle si fort!) et la vierge était tout à fait près d'accoucher d'un enfant roi.

VII. Hélas! les voilà sans feu, sans âtre, sans bois, sans lit et sans maison, pour la mère qui allait en hâte donner de quoi pour notre rançon. Ils sortent tous deux de la bourgade, se regardant sans se dire mot, quand Joseph aperçut (se va

Quan Jousé s' vai béyi de ouaite ([12])
D'in leu qu'a rûnè to patiou.

VIII

— « *I m'fâ mou mâ, mè chir' cousine,*
De vo vore si fô pâti,
Pandan lou tan de vo gésine.
Lâmoi! j'en su to éhéli ([13]).
Vaci to conte eune méhére
Ous' qu'i nous i farô ollè.
Lou boin Déy' que voû nout' misére
Érè pitî de no tolè. »

IX

Lè Sainte Virge ne reponme ([14]);
Pouhta qu' teurto lou cœuh li fan
D'vor qu'an eun' ville i n'i évome
Pou lou pôre eune boine gen.

---

donner de garde d') une masure qui était ruinée tout partout.

VIII. — « Il me fait bien mal, ma chère cousine, de vous voir si fort pâtir pendant le temps de vos couches ; hélas ! j'en suis tout peiné. Voici tout contre une masure où il nous faudra aller. Le bon Dieu, qui voit notre misère, aura pitié de nous là-bas. »

IX. La sainte Vierge ne répond pas, parce que le cœur lui fend de voir qu'en une ville il n'y avait pas pour le pauvre une bonne personne. Voilà ce que (nous) disions ensem-

Val ce que dehinzar ansanne ([15])
No dou lou boin chire Jousé,
Quand m'è v'nu heuchiè mè tante Anne
Pouhtà qu'l ato tan d's'an r'tounè.

X

Nos ât' pôr' mainié de villaige ([16])
Ercounahon meu Nout' Cheignou,
Que vin pou sâvè nout' lignaige
Et pou puni cè maleurou.
Demandon li teurto lè graice ([17])
De l'bin servi jeusqu'è lè mô,
Et que di fâ serpan nout' raice
Ne peuh' senti jémâ lou mô.

---

ble nous deux le bon sire Joseph, quand est venue m'appeler ma tante Anne, parce qu'il était temps de s'en retourner.

X. Nous autres, pauvres domestiques de village, nous reconnaissons mieux Notre Seigneur qui vient pour sauver notre race et pour punir ces malheureux. Demandons-lui tous la grâce de le bien servir jusqu'à la mort, et que du perfide serpent notre race ne puisse jamais sentir la morsure.

NOTES DU TROISIÈME NOEL.

([1]) *J'évon* (*nous avons*), ancien français « J'avons l'espérance qu'y fera beau temps sur ce que disent les étoiles que j'avons eu le loisir de voir. » (Lettre de François I[er].)

([2]) *Stépoin*, peut-être. On dit aussi *stô; steu,* à Gérardmer.

([3]) *'l évont, ils avont,* pour ils ont. Cette forme *ont* de la 3[e] personne du pluriel était très-usitée au seizième siècle en Lorraine (voir le *Journal d'Aubriot*); plusieurs patois l'ont conservée. C'est un reste de la terminaison latine *unt* que nous n'avons gardée que dans *ils font, ils ont, ils sont, ils vont,* et à la 3[e] personne du pluriel de nos futurs.

([4]) Si quelques personnes s'étonnaient de cette manière d'orthographier le pronom *el* ou *il* en mettant une apostrophe à la place de la voyelle, nous leur rappellerions les deux premiers vers de la *Jérusalem délivrée :*

> Canto l'arme pietosi, *e 'l* capitano
> *che 'l* gran sepolcro libero di Cristo.

([5]) *'l atin faihant;* locution remarquable, et du reste assez rare : Quel métier *ils étaient faisant.* Les Italiens disent de même : *Che state facendo?* Les Anglais ont une locution analogue. Dans un fragment d'Isidore de Séville,

traduit par un Franc, on lit cette expression : *j'étais cela faisant.*

(6) *Ous' que*, aujourd'hui encore populaire, pour *où c'est que*, ancienne locution française.

Où, dis-tu, où c'est qu'on m'a vue?

(Farce du *Débat de la Nourrice.*)

Nusan, personne; *nun*, dans le patois franc-comtois; *nesun* au treizième siècle; *nessuno*, en italien. Dans les anciens monuments de la langue francique, on lit : *nehein, nechein.*

(7) *Vouluhte*, voulurent, comme on verra plus loin *fihte*, firent, *vihte*, (nous) vîmes.

(8) Toutes les éditions font ce vers incompréhensible avec le mot *rejaubienne*, mot inconnu et évidemment travesti. Nous le remplaçons par *de gens pleine*, ce qui s'accorde très-bien avec l'affluence de la population à Bethléem; on pourrait admettre également *to les jo piéne*, tous les jours pleine, double trait de vanité et de dureté dans la bouche d'un aubergiste.

(9) *Erwatié*, regarder; on dit waité, rwaité, erwaité (w prononcé ou). Ces mots sont d'origine tudesque : *wahten*, veiller; *wet*, guet, etc. Près de Wissembach, arrondissement de Saint-Dié, il y a une montagne qu'on appelle *la Wœd*, à cause du poste qui y était autrefois établi. En gothique, *vitan*. *Waitier* est des environs de Douai aujourd'hui, comme au quatorzième siècle.

Notre mot français *regarder* vient du tudesque *warten*, garder, surveiller, d'où nous avons pris en Lorraine les anciens mots *banward*, *wardeur* et *warde* (titre lorrain de 1279).

(10) *I boudin*, ils mentaient; *bouder* pour *bourder*, vieux mot dont on a encore le substantif *bourde*. Le patois vosgien supprime les *r* à la fin d'une syllabe qui porte l'ac-

cent. On appelait *boudiou*, à Épinal, une vieille horloge publique qui trompait toujours sur l'heure. *Boude*, mensonge, en patois wallon ; *bóde*, à Bruyères (Vosges).

(11) *Lasmar!* mot à mot, *las! malheureux! Mar*, dans la Chanson de Rolland, est fréquemment employé comme adjectif. On trouve dans le Roman de Renart :

Le las mar les i engressa.

Le patois vosgien exprime cette exclamation de douleur de bien des façons : *lâmoi*, comme les Italiens *oimé; lassematte*, qui n'est qu'une altération de *casmar*, et lassemedéye (hélas! mon Dieu).

(13) *Éhéli*, forme patoise du vieux mot *assalir*, assaillir, assauter.

(14) *Ne réponme. Me* doit être regardé comme un enclitique et formant la syllabe féminine de la fin du vers, comme dans le mot *évome*, qui, avec *réponme*, forme une de ces assonances qui suffisaient même à nos aïeux lettrés du moyen âge.

Zar est une espèce d'enclitique qu'on place après un verbe, généralement à un temps passé, pour donner plus de force à l'affirmation. Nous ne pouvons que le rapporter à l'adverbe allemand *gar* (tout à fait). On dit aussi zor, zo et za. Oberlin, qui n'a pas compris cet enclitique, en a fait une terminaison de l'imparfait.

(15) *Ansanne*, ensemble. Ansom (Gérard de Viane); ensenne (Ban-de-la-Roche); ensen (provençal); insieme (italien).

(16) *Mainié*, domestique; vieux français. Ce mot signifiait autrefois demeure, habitation, famille, enfants, serviteurs, comme le mot latin *familia* qui comprenait dans son objet tout ce qui vivait sous le même toit et désignait aussi particulièrement les esclaves, les domestiques. *Meygna*, gar-

çons, dans les Noëls bressans publiés par Philibert Leduc. Plus loin, nous voyons *mainiée*, servante.

(17) *Teurtous*, tous. *Trestous* est la forme primitive; on la trouve dans la Chanson de Roland.

IVe NOEL.

APPARITION DE L'ANGE

ET ADORATION DES BERGERS.

AIR : *Le médecin m'ordonne.*

I. — MICHA.

A feu! à feu! louveu-v' teurto (1);
Lou cî se breule. Savon-no.
I n'a qu' méneuye, et si lou cî étiare (2)
Coume è midi. Qu'a-ce que Déy' vû fâre ?

I. **MICHAUD.** **Au feu! au feu! Levez-vous tous. Le ciel est en feu. Sauvons-nous. Il n'est que minuit, et le ciel est éclairé comme à midi. Qu'est-ce que Dieu veut faire.**

II. — Chan.

Je cro, di Chan, qu't'ai lé pî châ;
Ça, t' rév', mè fou, compâr' Michâ.
N'ai-t' me maingi d'lé joutte ou dé févatte? (3)
Si te n' te couh', te revay'ré lés âte.

III. — Micha.

Je n' dôm', moun airme, i s'en fâ bin (4).
Mè fou, t'a in piaihan Roubin.
Ma t'a éveule, ou bin t'a duh d'arâye,
Si t' n'ôy', ni n' vou de si balle marvâye.

IV. — Chan.

T'a don méléd', si te n' dô me;
Ou t'é trou bu. Cè, répon me.
De qué couté ouait' t' lou feu et lè fiéme?
Mâ qu'as' que j'ôy' que m'ai rendu to biéme?

II. Jean. Je crois, dit Jean, que tu as les pieds chaux. Çà, tu rêves, ma foi, compère Michaud. N'as-tu pas mangé des choux ou des fèves? Si tu ne te tais, tu réveilleras les autres.

III. Michaud. Je ne dors pas, sur mon âme, il s'en faut bien. Ma foi! tu es un plaisant Robin. Mais tu es aveugle ou bien dur d'oreilles, si tu n'entends, ni ne vois de si belles merveilles.

IV. Jean. Tu es donc malade, si tu ne dors pas; ou tu

V. — Micha.

Ah ! Chan, c'que t'ôy' ç'a yec de bé
Qu'ersane eun ainge. Evâye Hébé (5)
Et teurto lé péturé et baisselle.
Oy' coume an brây' Briffau évo Fidéle (6).

VI. — L'Ange.

Réjouissez-vous, pastoureaux,
Gardant par ici vos troupeaux.
Un doux agneau sans macule et sans tache
Est en sa crèche où, son amour l'attache.

VII. — Micha.

Ç'a eun ainge di Pérédi,
Qu'a dé pu bé, je-l'a bin di.
Mâ qu'as qu'i di d'eun aigné don lè crèche ?
I pâle anca ; écouton ço qu'i prêche.

---

as trop bu. Çà, réponds-moi. De quel côté vois-tu le feu et la flamme ? Mais qu'est-ce que j'entends qui m'a rendu tout blême ?

V. Michaud. Ah ! Jean, ce que tu entends, c'est quelque chose de beau qui ressemble à un ange. Éveille Isabelle et tous les bergers et les filles. Écoute comme en aboie Briffaut avec Fidèle.

VII. Michaud. C'est un ange du paradis qui est des plus

VIII. — L'Ange.

Un Dieu d'amour vous a prédit
Un roi, bergers, à ce jour d'hui ;
Car une mère et vierge tout ensemble
Vient d'enfanter. Déjà l'enfer en tremble.

IX. — Chan.

Déy' ! qu'as qu'i di ? On n'ém' ca vu
Q'eune baisselle évo évu
In bé gahon qu'a Déye et anca oume,
É t' jémâ vu eune sefôte foume ?

X. — Micha.

El a pucelle anca, dit-i.
Je n' sérô crôre ço qu'i di.
Qui as' qui pourrô in sfô dire companre ?
Demandon li s'i no lou vu épanre ?

---

beaux, je l'ai bien dit. Mais que dit-il d'un agneau dans la crèche ? Il parle encore ; écoutons ce qu'il prêche.

IX. Jean. Dieu ! que dit-il ? On n'a pas encore vu qu'une fille ait eu un beau garçon qui soit Dieu et aussi homme. As-tu jamais vu une pareille femme ?

X. Michaud. Elle est vierge aussi, dit-il. Je ne saurais croire ce qu'il dit. Qui est-ce qui pourrait comprendre un pareil dire ? Demandons-lui s'il nous le veut apprendre.

XI. — L'Ange.

N'en doutez point, allez la voir
Avec son fils, pour recevoir
Le don qu'il vient apporter dans le monde,
Pour en purger ce qu'il y a d'immonde.

XII. — Chan.

Je n' sa ous que ç'a ; d'mandon li.
Je su déjè tot éhéli
Si j' n'âye vu l'aigné qu'a Déye et houme
Et sè mére qu'a baisselle et ca foume.

XIII. — Quertaille.

Ollon, Hébé ; couron, Diâdin.
Ollon vôr l'afan lè divin
Et sè mère. Mâ de qui èpanron-je
An quel étabe et par où passeron-je ?

XII. Jean. Je ne sais où c'est. Demandons-le-lui. Je suis déjà tout désolé de n'avoir pas vu l'agneau qui est Dieu et homme, et sa mère qui est fille et aussi femme.

XIII. Quertaille. Allons, Isabelle ; courons, Claudin. Allons voir cet enfant divin et sa mère. Mais de qui apprendrons-nous en quelle étable (il est) et par où passerons-nous?

XIV. — L'Ange.

Hors de la ville vous trouv'rez
L'endroit où, quand vous entrerez,
Vous verrez un enfant dedans les langes
Pleurant de froid dans ces temps bien étranges.

XV. — Coulai.

Laiyon don teurto no tropé.
Pu chéquin ôtré sou chépé,
Quan 'l antreré on cî ca su lè terre (7)
Ousque j' vouéron et lou feu et lè mére.

XVI. — Demoinge.

Bénian sin vo, petio poupâ,
Et vo, mére d'in Déy' de pâ,
Déy' v' ouaite! Mâ, son v' dépiar', boin chire,
Etiaré no in pô de vot' lemire.

XV. Colas. Laissons donc tous nos troupeaux. Puis chacun ôtera son chapeau quand il entrera dans le ciel et sur la terre où nous verrons et le fils et la mère.

XVI. Dominique. Soyez bienvenant, petit enfant, et vous, mère d'un Dieu de paix, Dieu vous garde! Mais, sans vous déplaire, bon sire, éclairez-nous un peu de votre lumière.

XVII. — Daidin.

Deu ! Demoinge, j' cro que t'a fô.
Ç'a d' l'afan lè que vin lou jô.
'l a coume in slou qu'étiare to l'étabe,
Et si n'ersan' qu'in pôre misérabe.

XVIII. — Pirro.

Didé, qu'as qu'i di d' l'afan ci,
Que greul' de fro, tan 'l a transi ?
Et 'l a couchi su in pô d' train d'éouéne,
Lè lairme è l'euy' ; 'lendure mou de pouéne.

XIX. — La Sainte Vierge.

Amis, s'il pleure et s'il soupire,
Et s'il faut qu'un jour il expire,
C'est pour vous tous sauver, s'il est possible,
Vous rachetant d'une mort infaillible.

XVII. Claudin. Dominique, je crois que tu es fou. C'est de cet enfant que vient le jour. Il est comme un soleil qui éclaire toute l'étable, et il ne ressemble qu'à un pauvre misérable.

XVIII Pierrot. Didier, que dit-il de cet enfant qui tremble de froid, tant il est transi ? Et il est couché sur un peu de paille d'avoine, la larme à l'œil ; il endure bien de la peine.

XX. — GIRA.

Déy' vo lou méh' pu d'çan foi. Mâ (°)
J' vourin bin saouè, si v' pia,
Pouqué qu' 'l a né on moitan de dou bête,
Su de l'étrain, dé pirre sou sè tête.

XXI. — LA SAINTE VIERGE.

Je réponds que sa charité
Et son amour l'ont incité
A endurer les peines dont son père
Menaçait tous les enfants de la terre.

XXII. — JAIQUÈ.

Mâ pouqué don a-t-i si poure,
Et pouhta vu que l'on l'édoure?
Je n' vou qu'eun aine, in bû et de lè péye,
Eune crèche et eune pirre de téye.

XX. **GIRARD.** Dieu vous le rende plus de cent fois. Mais je voudrais bien savoir, s'il vous plait, pourquoi il est né au milieu de deux bêtes, sur de la paille, des pierres sous la tête?

XXII. **JACQUES.** Mais pourquoi donc est-il si pauvre et pourtant veut-il qu'on l'adore? Je ne vois qu'un âne, un bœuf et de la paille, une crèche et une pierre de taille.

XXIII. — La Sainte Vierge.

C'est pour dire que le mortel
Ne reconnaît point l'Éternel,
Et que la bête en cela le surpasse,
Reconnaissant mieux l'auteur de la grâce.

XXIV. — Tous les bergers.

Je crâyon que 'l a Nout' Cheignou,
Que di cî 'l a venu pou nou.
Sâvon no don teurto, en boine étrenne,
E no tropé, que lou lou n'lé-s ammoéne.

XXV. — La Sainte Vierge.

Allez, pasteurs, et divulguez
Ce que je vous ai allégué.
Soyez remplis de l'amour de son père ;
Soyez bénis du fils et de la mère.

XXIV. Tous les bergers. Nous croyons qu'il est notre seigneur, qu'il est venu pour nous. Allons-nous-en tous, avec un si bon présent, vers nos troupeaux (de peur) que le loup ne les emmène.

NOTES DU QUATRIÈME NOEL.

([1]) *Louveu-v'*, levez-vous. Cette forme d'impératif appartient particulièrement au patois messin ; elle n'apparaît dans les Vosges que vers les confins du département de la Meurthe. Le pronom *vous* devient un enclitique presque muet.

([2]) *Et si*, et. Cette forme ancienne qui se répète assez souvent dans ces Noëls n'est déjà plus usitée par les écrivains français dans la deuxième moitié du seizième siècle.

Lai les biens *et si* fais les maux
Laisse les bonnes œuvres et fais les mauvaises.

(Miracle de Théophile.)

Il m'a dit qu'il vient de la chace
et si qu'il s'en va à la messe,
qu'on mette la table et qu'on dresse
la souppe, *et si* que je desjune.

(Farce d'un gentilhomme.)

L'ange aux pastoureaux est allé
et si leur a annoncye
que de la Vierge était né
le filz de Dieu et Messie.

(Vieux Noël du seizième siècle.)

Au Ban-de-la-Roche on dit *et se* :

> Maindgè *et se* bôoué *et se* vo faiyè to kiairi
> Mangez et buvez et soyez de bonne humeur [vous faites tout éclairés.]

Il en est de même dans les environs de Lunéville et de Metz.

(3) *Joutte,* chou ; on dit aussi *jotte.* Vieux mot qui parait avoir eu primitivement la signification générale d'herbe potagère; c'est la traduction du mot *olus* dans le *Vocabulaire latin-français du quatorzième siècle,* publié pour la première fois à Douai, en 1856, par M. Escallier, qui dit ignorer ce que signifie le mot joutte. Dans plusieurs patois il a le sens de *bette;* c'est aussi celui que lui donne Bescherelle dans son Dictionnaire français. On lit dans un glossaire du patois messin : *jaute,* chou dont le cœur est très-serré.

Moun airme, sur mon âme. On disait encore au dix-septième siècle en français, *m'arme.*

(4) *Roubin,* Robin, paysan de comédie dont le nom était devenu proverbial.

(5) *Hébé,* n'est pas un nom mythologique égaré dans les vallées de la Meurthe. C'est le nom raccourci de *Élisabeth;* On pourrait l'écrire aussi *Zébé; Zibé,* dans les Noëls de Gauthier.

(6) Briffaut et Fidèle, noms des deux chiens des bergers.

(7) *On cie,* au ciel ; cette forme *on* pour *en* est très-ancienne ; elle est fréquente dans Rabelais.

(8) *Bénian,* bienvenant et non bienvenu ; c'est la forme patoise du participe présent de l'ancien verbe *bienveigner,* bienvenir.

> Bienveignes-tu, Pierrette.
> (*Li jus Adam.*)

(9) *Greuler*, trembler, primitif du français *grelotter.*

(10) Nous lisons dans *li Gens de Robin et de Marion :*

Que Dieux te le mire.

et dans le *Roman de la Rose*,

Dieu le vous sçaura bien merir.

Merir, récompenser ; *mire*, récompense, viennent du latin *mereri.* Le patois vosgien remplace souvent *r* par une aspiration : mur, *muh.*

Vᵉ NOEL.

RÉCIT D'UN BERGER

SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Air : *A la Venue de Noel.*

I. — Le valet.

Mât', vo n' sévom' d'ousque j'venon,
Et pouqué j'ramoénon si tâ
Da chan no berbi et mouton.
Vo n' sérin crôr' ço que j' dira.

Le valet. Maitre, vous ne savez pas d'où nous venons, et pourquoi nous ramenons si tard des champs nos brebis et nos moutons. Vous ne sauriez croire ce que je dirai.

II. — Le maitre.

Je boutra que ce s'ré lou lou (1)
Qu'éré étranguié dé berbi.
Mâ ousque v'atinzar teurtou?
E mè pai, an ai-t-i mou pri?

V. — Le valet.

Sau vout' graice, ce n'am' celè (2).
J'évon pu d'aigné que j'n'évin;
Ca lè neuy' ci, en Nazareth,
'l en a v'nu à monde in divin.

IV. — Le maitre.

Où asque 'l a? Te n' l'épôt' me (3)?
As' don qu'i n'a d'jè que trou mô?
Qu'as' que t'vieu dir? Je n' l'antan me.
D'où as' qu'in tel aigné vanro?

II. Le maitre. Je supposerai que ce sera le loup qui aura étranglé des brebis. Mais où donc étiez-vous tous? Pour ma part, en a-t-il beaucoup pris?

III. Le valet. Sauf votre grâce, ce n'est pas cela. Nous avons plus d'agneaux que nous n'en avions; car cette nuit-ci, à Nazareth, il en est venu au monde un divin.

IV. Le maitre. Où est-il? Tu ne l'apportes pas? Est-ce donc qu'il n'est déjà que trop mort? Qu'est-ce que tu veux dire? Je ne le comprends pas. D'où viendrait un tel agneau?

V. — Le valet.

Un ainge, qu'on di qu'on lou heuche
Gabriel, a venu pa neuye (4),
Qu'évozar lou son d'eune kieuche
Et que sanozar bin di feuye.

VI.

I nos é révâyi teurtou,
Chantan je n' sâ qué en létin.
Je n'an am' ertenu in mou,
Tant féhinzar de bru no chin.

VII.

Eprè qu'i se son rapahi,
I nos é di que j'en ollinsse
E lè grainge de Chan Meuhi
Ous qu' atô né in mou gran prince.

V. Le valet. Un ange, que l'on dit s'appeller Gabriel, est venu pendant la nuit, qui avait le son d'une cloche et qui semblait bien (être) du feu.

VI. Il nous a réveillés tous, chantant je ne sais quoi en latin. Je n'en ai pas retenu un mot, tant nos chiens faisaient de bruit.

VII. Après qu'ils se furent apaisés, il nous a dit que nous allassions à la grange de Jean Maurice, où était né un bien grand prince.

VIII.

J'y évon coru coume à feuye ;
Mâ quan j'évon étu toulè,
I n' sanom'zar qu'i séy' ca neuye,
Tan 'l y féyo de gran clartè.

IX.

Et si pouhta i n'y évô
Non pu de l'mér' que su mè main.
J'y vihte éca trô mou bé rô
Qu'édourin l'afan su di train.

X.

Pu d'lè li fihte dé presan.
L'inq li béyi in pô de mirrhe ;
In ât' li béyi de l'encen ;
L'at' ç'a éq' que je n' sérô dire (5).

VIII. Nous y avons couru comme au feu ; mais quand nous avons été là-bas, il ne me semblait pas qu'il fût encore nuit, tant il y faisait de grande clarté.

IX. Et pourtant il n'y avait pas plus de lumière que sur ma main. Nous y vîmes encore trois fort beaux rois qui adoraient l'enfant sur de la paille.

X. Ensuite (puis de là) ils lui firent des présents. L'un lui donna un peu de myrrhe ; un autre lui donna de l'encens ; l'autre, c'est quelque chose que je ne saurais dire.

XI.

Il y évô inq de cé trô
Qu' atô ca pu nor qu'in crémaile (6);
Quan je l' vi, je m' sagni astô.
Jémâ je n' vi lou pu peu maile.

XII.

Je crâyo qu' ç'atô lou malin;
Ma i n' doutôm', bé feu, lè creuye (7),
Pouhta qu' ç' atô in oum' de bin (8)
Qu'atô venu de pu d' çan leuye,

XIII.

Pou édourè lou bel afan
Que l'ainge épelô in aigné,
Et qu'atô feu di to peuhan,
Fâ oum' pou no to réchetè.

XI. Il y avait un de ces trois (rois) qui était encore plus noir qu'une crémaillère; quand je le vis, je me signai aussitôt; jamais je n'ai vu le plus vilain mâle.

XII. Je croyais que c'était le démon; mais il ne redoutait pas, beau-fils, les (signes de) croix, parce que c'était un homme de bien qui était venu de plus de cent lieues,

XIII. Pour adorer le bel enfant que l'ange appelait un agneau, et qui était fils du Tout-Puissant, fait homme pour nous racheter tous.

XIV.

Sè mère l'édourô enca,
Couchi dessu in pô de péye,
Et in vîe oum' que peurnoza
Ouaite è teurto zout ettiréye,

XV.

Que n'atôzar qu'in bû ouair grâ (9)
Et in aîne tot érané (10)
D'éouè poutiè stu qu'évô fâ
Lou monde, et si n'atôm' ca né.

XVI. — LE MAITRE.

Sè mére a don eune gran déme,
Et so pére in mou grô mossu
Qu'on lougi dedon Bethléémeʔ
Cé sfai son tojo lé bin v'nu.

XIV. Sa mère l'adorait aussi, couché sur un peu de paille, et un vieux homme qui prenait garde à tout leur attirail,

XV. Qui n'était qu'un bœuf guère gras, et un âne tout éreinté d'avoir porté celui qui avait fait le monde et n'était pas encore né.

XVI. LE MAITRE. Sa mère est donc une grande dame, et son père un bien gros monsieur, qui est logé dans Bethléem. De telles (personnes) sont toujours les bienvenues.

XVII.

Bé Déy' ! qui a-ce in tel afan,
Né don eune étaule ébouléye,
Su in pô de train tan seulman (11),
Son feuye, an in tan de jaléye ?

XVIII. — LE VALET.

Ç'a de nout boin Cheignou lou feu,
Tan preumi pa lé proufécie,
Pou vo sâvè et enca me;
Ç'a stu qu'on do heuchi Messie.

XIX.

Et 'l a v'nu, bé feu, en coichatte,
Pou vor si je l'ercounah'ron,
Antortiyi don dé coutratte
Et dé vî drépé de hâyon.

XVII. Beau Dieu ! Quel est cet enfant né dans une étable éboulée, sur un peu de paille tant seulement, sans feu en un temps de gelée ?

XVIII. Le valet. C'est le fils de notre bon seigneur, tant promis par les prophéties, pour vous sauver et moi aussi ; c'est celui qu'on doit appeler Messie.

XIX. Et il est venu, beau fils, en cachette, pour voir si nous le reconnaitrons entortillé dans des couvertures et de vieux langes de haillons.

XX.

Sè mére a pucelle, et seré
Tojo; sou pére a éternel;
Et lou Saint-Esprit l'obombré ([12])
An pièce d'in méri mortel.

XXI.

Ç'a assi pou nos ansagni ([13])
Qu'i vâ meu n'éouè rin di to
Pou ouégni piéce don lou cî ([14])
Que d'maingi to lé jo di ro.

XXII. — LE MAITRE.

Je l'va don vôr. Demour' toci,
Jeusqu'è tan que j'm'an revanra,
Pou prii l'Afan d'efféci
Lé fâte et lé mâ que j'a fâ.

XX. Sa mère est vierge et sera toujours; son père est éternel; et le Saint-Esprit la fit concevoir à la place d'un mari mortel.

XXI. C'est aussi pour nous enseigner qu'il vaut mieux n'avoir rien du tout, pour gagner place dans le ciel, que de manger tous les jours du rôt.

XXII. Le maitre. Je le vais donc voir. Demeure ici, jusqu'à ce que je revienne, pour prier l'Enfant d'effacer les fautes et les maux que j'ai faits.

NOTES DU CINQUIÈME NOEL.

---

(1) Le vieux verbe *bouter*, mettre, a ici le sens de supposer, de parier.

(2) *Sau vout' graice*, sauf votre grâce, c'est-à-dire, pardonnez-moi.

> Monsieur Colin, sauf votre grâce...
>
> Farce moralisée.

(3) *Me* compte comme une syllabe masculine dans le vers et doit se dire fermement, ainsi que dans le troisième vers de ce couplet.

(4) *Par neuye*; *par nuit* est une expression encore usitée dans les environs de Douai.

(5) *Éque*, quelque chose, du mot latin *aliquid* qui primitivement a donné *alque*, *auque*, usités dans le vieux français, dans le bourguignon et aujourd'hui encore dans quelques patois. Le languedocien et l'ancien espagnol disaient *alques*. Dans une partie des Vosges et nombre d'endroits de la Lorraine on se sert de *yèque* ou *yec*.

(6) *Ca*, encore. Autres formes : *éca*, *ico*, *éco*, *co*, *enca*, *enco ;* cette dernière est usitée dans les villes par les gens qui parlent avec négligence. Patois messin, *ica*. *Co* se trouve dans le normand et dans le rouchi ; c'est le vieux français *cor* dont l'r ne se prononçait pas :

> Diex ! cor ne suis esmérillons et gais.
>
> Raoul de Cambrai.

(7) *Douter* est un vieux mot que nous n'avons plus que dans le composé *redouter;* on le trouve dans un grand nombre de dialectes.

(8) *Houme,* homme. Cette forme se trouve dans le cartulaire d'Auchy (Picardie) et dans les Noëls francs-comtois.

(9) *Bû,* bœuf, est vieux français.

Wair et aussi *war,* guère; *oua,* en patois messin. On lit *wares* dans *li jus Adam.* C'est un mot d'origine tudesque : autrefois *garo;* allem. *gar,* bien, beaucoup, ex. : *nicht so gar,* pas très, ne... guère.

Grâ, gras; on dit aussi *grai.*

(10) *Érané,* éreinté. En rouchi, en normand on dit *éréné,* terme qui se rapproche davantage du latin *renes,* d'où nous avons tiré *rognon. Esréné* dans Rabelais.

(11) *Train,* paille, litière; on dit aussi *htrain* et *étrain;* ce dernier se trouve dans presque tous les dialectes du nord-est de la France. *Estrain* est la forme picarde et rappelle mieux l'allemand *streuhe* ou *stroh* qui se reconnaissent dans les langues du Nord (suédois, danois, hollandais, anglais), avec les mêmes significations. Nous ne devons pas négliger de rapprocher le latin *stramen,* litière.

(12) *Obombrer* (vieux mot), couvrir de son ombre. Il a un sens figuré, mystique, qui est fréquemment employé dans les Noëls les plus anciens et dans tous les passages qui rappellent la conception. Le Seigneur, dans le roman de Gérard de Viane,

en la virge se daignait *aombrer.*

(13) *Assi,* aussi; ce mot se lit dans les sermons de saint Bernard.

(14) *Waigni,* gagner; mot d'origine tudesque, *winnen,* qui se retrouve dans toutes les langues septentrionales.

VI[e] NOEL.

JOIE ET PRÉSENTS

DES BERGERS.

AIR : *Le curé de Mole*
Joue de sa viole.

I

Mon onclin Quertâye;
Revây' te, revâye.
Ca val in ainge de Dée
Coum' çulè de nout' moutée ([1]),
Qui di que j'ollinhe en haite
È lè grainge d' Chan Bourlé,

---

1. Mon oncle Quertaille, réveille-toi, réveille-toi. Car voilà un ange de Dieu, comme celui de notre église, qui dit que j'aille en hâte à la grange de Jean Bourlé.

II

Vore eun' féye mére
Que s'écouchi hiére [2]
D'in poupa qu'a lou Messie
Preumi pa lé proufécie
Pou no pardounè no fâte,
No féhan sé-s ériti.

III

Teurto don ansanne
Couron, mè tante Anne,
Pou vor l'afan lè divin
Que no vin far' geon de bin.
Qu'in chéquin, de sè puhance,
Li poutieuhe éque de fin [3].

IV

Pou couri pu vite,
Mè tante Merguite,

II. Voir une fille-mère, qui hier est accouchée d'un enfant qui est le Messie promis par les prophéties, pour nous pardonner nos fautes en nous faisant ses héritiers.

III. Tous donc ensemble courons, ma tante Anne, pour voir cet enfant divin qui vient nous faire gens de bien. Qu'un chacun, selon son pouvoir, lui apporte quelque chose de beau.

IV. Pour courir plus vite, ma tante Marguerite, laissons

Layon touci no solè,
No houlatte, et pu dalè
Ço qu'éron lé méyou jambe
Seron lé preméy' toulè.

V

[redacted]aré, Mor-Dabe,
[redacted]nsi è l'étabe,
[redacted] béyi in pô d' pess' tan,
[redacted] son d' lè chive de Chan (4),
Pou bin rèjaï lè mére
Et enca sou chir afan.

VI

« Lou curé de Mole
« Joue de sè viole. (5) »
J'écoudrai mou flajolè
A son de lè chanson lè.

---

ici [redacted] souliers et nos houlettes, et puis de là ceux qui auron[redacted] meilleures jambes seront les premiers là-bas.

[redacted] Il faudra, mort du diable ! danser à l'étable, pour [redacted]ner un peu de passe-temps au son de la musette de Jean, pour bien réjouir la mère et encore son cher enfant.

VI. « *Le curé de Mole joue de sa viole.* » J'accorderai mon flageolet au son de cette chanson-là. Mais Jean, au son de sa musette, commencera le premier.

Ma Chan, â son de sè chive
Lou preméy' coumanceré.

VII

Dalè lé baisselle
Que son lé pu belle
Vront prié lou bel afan (6)
Si ç'a sou contanteman
De lâyi fâre lè danse.
Pu je li fron nos presan.

VIII

J' li béy'rai ine ôye
Et enca di fôye
D'in grai pouhé que j'évon.
Te li béy'rai in mouton
Ou in aigné dé pu tanre,
Chan, di lai pou dé laidon,

IX

Leuci' d' lé farine,
Mâ de lè pu fine,

VII. Puis de là les filles qui sont les plus belles iront prier le bel enfant, si c'est son plaisir, de laisser faire la danse; ensuite nous lui ferons nos présents.

VIII Je lui donnerai une oie et aussi du foie d'un cochon gras que j'ai. Tu lui donneras un mouton ou un agneau des plus tendres, Jean, du lard pour des lardons,

IX. Lucie, de la farine, mais de la plus fine, avec un

Evou in pouta d'lacé
Que n' so m'enca écrémé,
Et ca in pailon pou fare
Lè boulie à nouveau-né.

X

Mâ qui panré ouaite,
Pandan nos ambaite (7),
E nos berbis? I farô
Qu'inq ouadeuhe évou Briffau.
Atreman l'peu diail' de lou
Stépoi quéqu'ine an panrô.

XI

I n'y é pahonne
Qu'onclin Chan Gergone.
Assi bin à talon 'l é
Lé mule; 'l a to jalé (8);
Jémâ i n' nou pourro cheure (9)
Ni dansi, quan j's'ron toulè.

---

pot de lait qui ne soit pas encore écrémé, et aussi un poêlon pour faire la bouillie au nouveau-né.

X. Mais qui prendra garde, pendant (que nous irons rendre) nos devoirs, à nos brebis? Il faudrait qu'un (de nous) gardât avec Briffaut; autrement le vilain diable de loup peut-être en prendrait quelqu'une.

XI. Il n'y a personne que le vieux Jean Gergone. Aussi bien il a les engelures aux talons; il est tout gelé. Jamais

XII

Eprè lè courante
Je fron nos oufrande,
Et pu je nos an r'vinron,
Quan j'éron évu pardon (10)
De l'afan qu'é Déy' pou pére
Et pou mére Mérion.

---

il ne pourrait nous suivre ni danser, quand nous serons là-bas.

XII. Après la courante, nous ferons nos offrandes, et puis nous nous en reviendrons quand nous aurons eu pardon de l'enfant qui a Dieu pour père et pour mère Marie.

NOTES DU SIXIÈME NOEL.

(1) *Moutéye*, église, clocher ; primitivement monastère. On dit aussi, *motéye* et *moutier*, ce dernier fut longtemps français et a formé plusieurs noms de lieux : Noirmoutier, Marmoutier, etc.

(2) *Hiere*, hier. La rime et la mesure demandent ici une syllabe féminine. Comme le chanteur est obligé de la créer, nous ne nous sommes pas cru dispensé de l'omettre.

(3) *Poutieuhe*, porte, apporte ; *euhe*, terminaison du subjonctif présent dans un grand nombre de verbes, wadeuhe, (qu'il) garde, édoureuhe, (qu'il) adore.

(4) *Chive*, musette faite d'une peau de chèvre. *Chive*, *cheuve*, *chieuve*, sont des formes diverses du nom de la *chèvre* dans les Vosges. Souffle en ta chevrère, dit un vieux Noël. *Chèvre*, dit le Dictionnaire de Trévoux, nom d'un instrument que l'on dit être la musette, la cornemuse ou quelque chose de semblable. Elle est encore connue sous le nom de *chèvre*, de *chiévre*, de *chiovre*, dans le Gâtinais, dans la Bourgogne, dans le Limousin, d'où *chievreter*, pour jouer de cet instrument. Le *Journal de Jean Aubriot* la cite sous le nom de chièvre. La musette a disparu de la Lorraine.

(5) *Lou curé de Môle joue de la viole*. Ce sont des vers d'un vieux Noël dont l'air a servi de type à un grand nombre, et entre autres à celui-ci.

(6) *Vront*, iront, futur du verbe dont nous avons, *je vas*, *ils vont*.

(7) *Ambaite*, devoir. C'est un mot qui est purement franc ou tudesque. Ambaht, *ambecht*, a signifié d'abord dans la langue des Francs *devoir public*, devoir d'un homme chargé d'une autorité quelconque, puis *devoir particulier*, affaire privée. Il désignait aussi l'homme chargé d'un devoir public; c'est de ce mot que nous avons fait *ambassadeur*. L'allemand moderne a encore *amt*.

(8) *Mule*, engelure. On lit dans un vieux Noël français :

J'ai aux talons les *mules*,
Par quoy je ne puis pas trotter.

Et dans Rabelais :

Tes mâles *mules*!

(9) *Cheure*, suivre. Franc-comtois *seure*.

(10) *Evu*, eu. C'est la forme la plus ancienne du participe passé du verbe avoir; elle alterne souvent avec *éu* dans le *Roman de la Violette* (XIIIe siècle); *évud*, dans la Chanson de Rolland; *éu* se disait encore au XVIIe siècle (Vaugelas). Tous deux sont encore employés dans divers patois, et par le peuple des villes du nord-est. Les Italiens disent *avuto*.

VII[e] NOEL.

ARRIVÉE ET ADORATION

DES MAGES.

AIR : *Hélas ! où fuyez-vous ?*

I.

Elairme, compaignon,
Ca je voû de bin lon
In grô mouâ de gendairme et soudair (1)
Que no panron no tropé tot an err'.
Lâ moi! je son pâdiu;
Tot an a nôre.
I son dru et m'nu (2).
I fron lè guerre à riche, à pôre.
Smédé', je son pri (3)
S'i no trovon toci.

---

1. Alarme, compagnons! car je vois de bien loin une grande troupe de gens d'armes et de soldats, qui nous prendront nos troupeaux tout d'une traite. Hélas! nous

II.

Baisselle et péturé,
I n'am' tan de pâlè.
Vite, à putô, courè perméy' lé chan
Pou rémessè no tropé tot d'in tan.
Boutez Briffau éprè
Evou Fidèle,
Pou lé-s ertounè (4),
Pandan que j'frâ lè santinelle.
Ca je serin pri,
S'i no trovin toci.

III.

Chan, je voû in goujair
Dessus in dromadair,
Qu'a to perlu, pou panre lou davan (5),
Je li vai demandè tot an pessan

---

sommes perdus. Tout en est noir. Ils sont drus et nombreux. Ils feront la guerre aux riches, aux pauvres. Que Dieu m'aide ! nous sommes pris, s'ils nous trouvent ici.

II. Jeunes filles et bergers, il n'est pas temps de parler. Vite au plus tôt, courez parmi les champs pour rassembler nos troupeaux à l'instant. Mettez Briffaut après avec Fidèle pour les faire retourner, pendant que je ferai sentinelle ; car nous serions pris s'ils nous trouvaient ici.

III. Jean, je vois un valet sur un dromadaire, qui est tout seul pour prendre le devant. Je vais lui demander,

Quelle geon son çôlè,
Si ç'a de guerre
Et si s'fâ sâvè (6).
S'i lou fallô, que de misère!
Smédé', je son pri,
S'i no trovin toci.

IV. — LE BERGER.

— Boinjo, mou bé faillon.
Son v' dépiare, qué son
Teurto çôlè que son to éprè vou,
Qu'nos on béyi lè transe et ca lè pou,
Da que j'lé-s évon vu
Su lè montaigne
Que 'l on déhandu,
Et que t'non teurto lé campaigne?
S'i nos évin pri
No ferin-t-i meuri?

---

tout en passant, quelles gens sont ceux-là, si c'est de guerre, et s'il faut se sauver. S'il le fallait, que de misere! Que Dieu m'aide! nous sommes pris, s'ils nous trouvent ici.

IV. Bonjour, mon beau garçon, sans vous déplaire, quels sont tous ceux-là qui sont tout derrière vous, qui nous ont donné la transe et la peur dès que nous les avons vus sur la montagne qu'ils ont descendue, et qui tiennent toute la campagne? S'ils nous avaient pris, nous feraient-ils mourir?

V. — LE VALET.

— Nian; n'an dotè mi.
Ce n'son m' dé-s ennemi,
Mâ bin trô rô que v'non de l'Orien
Evou de l'or, d'lè myrrhe et ca d'l'encen.
Pou en fare zo don
Et zos hommaige
È inque, dit-on,
Qu'a né rô dedon in villaige.
Demourè toci,
Éca vo bête assi.

VI. — LE BERGER.

— Mou chir feu, je sévon
Lou rô lè qu'i quouèron;
Je l'évon vu et l'évon visité
Don ine étaul' piéne de pôreté,
Couchi dessu di train;
E n'é qu'in âne

V. Non; n'en redoutez rien. Ce ne sont pas des ennemis, mais bien trois rois qui viennent de l'Orient avec de l'or, de la myrrhe et de l'encens, pour en faire leurs dons et leurs hommages à quelqu'un, dit-on, qui est né roi dans un village. Demeurez ici, et vos bêtes aussi.

VI. Mon cher fils, nous connaissons bien le roi qu'ils cherchent; nous l'avons vu et visité dans une étable pleine de pauvreté, couché sur de la paille; il n'a qu'un âne et un

Et in bû pou train.
L'étaule a to conte d'in châne
Qu'on vou da toci.
Lou val to vis-è-vi.

VII.

E déy', mou boin émi. —
I n'se fâ m' trou fii
E dé soudair qu'en panrin su l'âté (7);
I pourrin ca bin panre no tropé.
Cè, moignon lé pranzi (8)
D'sou lè goulatte (9)
Di fon di pâqui.
Mâ i fâ rôtè lé kieuchatte
Di co dé berbi
Qui lé frin découvri.

VIII.

Cè, compére Michâ,
Bouton no en meuha (10)

---

bœuf pour équipage. L'étable est à côté d'un chêne qu'on voit d'ici. Le voilà tout vis-à-vis.

VII. Adieu, mon bon ami. — Il ne faut pas trop se fier à des soldats qui en prendraient sur l'autel. Ils pourraient bien aussi prendre nos troupeaux. Çà, menons-les ruminer au bas du ravin du fond du pâturage; mais il faut ôter du cou des brebis les clochettes qui les feraient découvrir.

VIII. Çà, compère Michaud, mettons-nous en tapinois

Derri lè héy' qu'a on d'lé di foussé.
L'inque éprè l'âte on lé vouéro pessè.
Pâ, couh' te, peu praquè (11);
Lé val que pesse.
Pou l'co, ç'a to vrâ
Que son teurto ollé an chesse (12)
De l'afan qu'a di
Lou prince di péi.

IX.

Anfin lé val pessé
Et no val écheppé.
Couron éprè, pou vor se 'l antreron
Don l'étaule, et qué mine qu'i tanron.
I von an Béthléem
Laihan Hérode
Don Jérusalem.
Cé q' l'ainge é di mou bin s'écôde,

---

derrière la haie qui est au delà du fossé. On les verra passer l'un après l'autre. Paix, tais-toi, vilain bavard; les voilà qui passent. Pour le coup, c'est bien vrai qu'ils sont tous allés à la recherche de l'enfant qu'on appelle le prince du pays.

IX. Enfin, les voilà passés, et nous voilà échappés. Courons après pour voir s'ils entreront, et quelle mine ils tiendront. Ils vont à Bethléem, laissant Hérode à Jérusalem. Ce que l'ange a dit s'accorde fort bien, quand il nous a dit qu'il était roi du pays.

Quan i nos é di
Qu'l atô rô di péi.

X.

Pou lou vra, lé bourjo,
Voyan cé trô gran rô,
Eron l'élairme et zo pote tiôron
De pou d'êt' pri de zo; mâ cé lairon
Smédé', lou mérit'rin
Pou zout' malice;
Ce son dé couquin.
Ce serô fâre inlè justice,
S'i lé fsin péri
Lé chessan di péi.

XI.

Mâ Coulais, n'é-t' me vu
Inq dé rô si caimu,
Et qu'atôzar ca pu nôr qu'in crémé.
'L a bin lonton qu'sou visaig' n'am' lévé.

X. Pour le vrai, les bourgeois, voyant ces trois grands rois, auront l'alarme et clôront leurs portes, de peur d'être pris par eux; mais ces larrons, que Dieu m'aide, le mériteraient bien pour leur méchanceté. Ce sont des coquins; ce serait par là faire justice, s'ils les faisaient périr, les chassant du pays.

XI. Mais, Colas, n'as-tu pas vu un des rois si camus, et qui était encore plus noir qu'une crémaillère? Il y a bien

I fré pou è l'afan,
S'i n'se lou léve.
I n'é que lé dan
Qu'sinsse in pô bian. Sé poute erléve (13)
De doû dôye, et si
Sé geon li r'sanne assi.

XII.

Deu! je crô qu'i s'mouquon (14)
D'l'afan, s'i li donon
De zoute myrrhe et ca de zoute encen.
Quias' qui pourrô maingi de sfê presan?
Anca, s'ç'atô di pain
Ou de lè taite
Ou sfê éq' de boin,
Coume in toutié cu dessu l'aite,
Ou pou lou pôr p'ti
In pô de seuc candi.

---

longtemps que son visage n'est pas lavé; il fera peur à l'enfant, s'il ne se lave. Il n'a que les dents qui soient un peu blanches; ses lèvres relèvent de deux doigts, et ses gens lui ressemblent aussi.

XII. Dieu! Je crois qu'ils se moquent de l'enfant, s'ils lui donnent de leur myrrhe et encore de leur encens. Qui est-ce qui pourrait manger de tels présents? Encore si c'était du pain ou de la tarte ou pareille chose de bon, comme une tourte cuite sur l'âtre, ou, pour le pauvre petit, un peu de sucre candi.

XIII.

Mougin, érouét' in pô
Se n'lé valé to trô
Que se bouton è j'nou mou imbleman
Devo lè mère et ca devo l'afan.
Deu! quias' qu'é jémâ vu (15)
Qu'on édoureuhe
In afan to nu
Dessu di train don in leu freuhe.
Quias' que 'l érô di,
Ce que j'voyon toci.

XIV.

Coulin, rouét' lou poupâ (16)
Que n'ém' ca tot-è-fâ
Dou s'mane, et si 'l é déjè d'lè râhon,
Béyan à Rô sè bénédiction.
Bouton-no vite è j'nou
Éfin qu' j'an inhe

XIII. Mougin, regarde un peu si ne les voilà pas tous trois qui se mettent à genoux bien humblement devant la mère et aussi devant l'enfant. Dieu! qui est-ce qui a jamais vu qu'on adore un enfant tout nu sur de la paille, dans un lieu glacé? qui est-ce qui l'aurait dit ce que nous voyons ici.

XIV. Colin, regarde l'enfant qui n'a pas encore tout à fait deux semaines, et il a déjà de la raison, donnant aux

Coume l'âte jou
Nout' pai, éfin que j' l'an servinhe
Meu à monde ci
Pou ouégni l' pérédi.

---

rois sa bénédiction. Mettons-nous vite à genoux, afin que nous en ayons comme l'autre jour notre part, afin que nous l'en servions mieux en ce monde, pour gagner le paradis.

NOTES DU SEPTIÈME NOEL.

---

(1) *Moua*, tas; *moie*, en champenois; *mouau*, en picard; *miel*, en dauphinois.

(2) *Dru*, mot d'origine celtique; *drud*, hardi, brave, en gallois; *druz*, gras, en bas-breton; racines analogues en écossais et en irlandais. C'est un mot qui marque la gaieté, la bravoure, la santé. — *M'nu* est le seul mot qui nous ait arrêté. Dans la *Chanson de Rolland*, il a le sens de fréquent; nous avons cru pouvoir le traduire par nombreux.

(3) *S'maidée*, exclamation ou jurement qui est une phrase du vieux langage. En voici la traduction exacte dans l'exemple suivant :

> Par mon serment, *si Dieu ne m'ayde.*
>
> Farce du pont aux Asgnes.
>
> Deu, c'est mon père, *se m'ayst Dieulx.*
>
> Farce de Jenin, fils de Rien.
>
> Oui, *se my Dieux.*
>
> Farce de Jenin, fils de Rien.
>
> *M'aist Dieux,* quand j'étais de son âge.
>
> Farce de maistre Mimin.
>
> Se n'est point logis, *se m'aist Dieux.*
>
> Le mystère de la Conception, joué à Metz en 1437.

Cette dernière forme est bien celle de notre patois. *Ainsi m'aist Dieu,* qu'on trouve dans Rabelais et dans la *Farce*

de maître Pathelin, montre quel sens il faut donner au mot *si* ou *se*, qui n'est pas le *si* conditionnel. Les Latins ont les premiers donné la formule. Ovide a dit : *Sic Deus adjuvet*, et Horace : *Sic te diva potens Cypri*, etc. Les Italiens n'ont eu qu'à imiter : *Se m'ajuto Dio; se Dio mi salvi.*

(4) *Ertouné*, retourner, pour *faire retourner*. *Le mystère de la Conception*, cité plus haut, renferme la même expression dans un dialogue de bergers.

RIFFLART.
Lui douras-tu ton chien ?
PÉLION.
Nenny,
Qui *retournerait* mes brebis.

(5) *Panre*, prendre, vieux mot qu'on trouve dans Rutebeuf.

Davant, devant, se lit dans les sermons de Saint-Bernard et dans Rabelais.

(6) *Savé*, sauver; *savou*, sauveur, cette forme est très-ancienne : Por le *savement* de s'arme (*assises de Jérusalem*).

(7) *Des soldats qui en prendraient sur l'autel*, expression proverbiale encore usitée, qui montre bien ce qu'étaient les soldats pillards d'autrefois.

(8) *Pranzi*, ruminer, ou *prangi*. « *Prangie*, repos des bestiaux à midi, heure de dîner; *prangeler*, ruminer, faire reposer un troupeau pendant la chaleur du jour, afin que les bestiaux puissent ruminer la nourriture qu'ils ont prise. (Roquefort). » En Picardie, on appelle *prangèle* l'endroit où a reposé un troupeau de moutons pendant la chaleur du jour, et *prangère*, la méridienne, le sommeil que l'on prend après dîner.

(9) *Goulatte*, ravin; *golot*, ravin, chemin creux ; *goulet*, ruisseau (Dict. de Roquefort).

(10) *Meuha*, forme patoise du vieux français *musser*, cacher.

([11]) *Praqua*, bavard, de l'allemand *sprechen*. A Gérardmer, parler se dit *próché*, et langage *próchmo*.

([12]) *Chesse*, se lit dans le *Journal de Jean Aubriot*.

([13]) *Poute* et *pote*, lèvre. Il désigne aussi la mine, l'air, le visage, comme le latin *os*. *Lè peute poute!* la vilaine mine! Un patois suisse l'emploie dans le même sens : *Te fá la potta*, tu fais la grimace. Le provençal possède le même mot sous les formes *pout*, *pota;* le languedocien a aussi *pot*, dans le bas Limousin, on dit *potas;* faire *las potas*, c'est bouder. On y dit aux enfants qui sont prêts à pleurer : *fa-i lou poutou*. Est-ce un mot basque perpétué jusqu'à nous au sein de notre pays? Le basque qui se sert du mot *pot*, pour dire un baiser, ne nous aurait-il pas pris ce mot, au contraire? Est-ce un mot gaulois? *Sub judice lis est*.

([14]) *Deu!* Voilà une de ces exclamations qui fait reconnaître immédiatement le Lorrain. On la fait suivre souvent du mot *mais*! Elle répond à diverses exclamations françaises, telles que dame! tiens! pardi! ma foi, etc. Elle me paraît avoir pour origine *Dieu m'aide!* formule d'exclamation très-usitée au moyen âge.

([15]) *Jéma*, jamais, se lit dans un titre lorrain de 1279.

([16]) *Poupá*, petit enfant, terme de caresse ; on dit aussi poupé. Allemand, *puppé;* suédois, *puppa;* anglais, *puppet;* latin et italien, *pupa*.

VIIIe NOEL.

LES BERGERS ET LES ROIS [1]

AIR : *Je rencontrai l'autre jour.*

I. — LES BERGERS.

Jasu, qu'j'a lo cœuh transi ! (bis.)
Lé peute jon que vaci
Que nos éproche !
Peurnè tortu vo guèyo
Et mi j'panra mè soche.

II. — LES ROIS.

Nous sommes trois rois d'Orient (bis)
Qui venons d'un cœur riant

---

1. Jésus, que j'ai le cœur transi ! Les vilaines gens que voici qui nous approchent ! Prenez tous vos bâtons ; moi, je prendrai ma trique.

Dans la Judée
Pour adorer l'enfançon
Qu'avons vu en idée.

. . . .

III. — LES BERGERS.

Vo li trôbiè lo repou.
Val in chir que me fâ pou.
Dò lé-s épanle (2)
'Lé bin lo cô d'ine jon
Mâ lè tête d'in More (3).

. . . .

IV. — LES ROIS.

Ne vous étonnez de rien,
Car c'est un Éthiopien
Qui ne recherche
Que d'adorer à genoux
L'enfant dedans la crèche.

. . . .

V. — LES BERGERS.

Morda ! vo n'antrerô pa (4),
Qu'i n'eu maingi lo soupa (5)
Qu'on li éprôte.

V. Vous lui troublez le repos. Voilà un sire qui me fait peur. Dans les épaules, il a bien le corps d'une personne, mais (il a) la tête d'un maure (d'un nègre).

VI. Mort-du-diable! vous n'entrerez pas qu'il n'ait mangé

O-ce inlè qu'i fâ veni
Quan on n'y vo pu gotte?

VI. — LES ROIS.

Encor qu'il soit noire nuit,
Nous voyons que tout reluit
Dans cette étable.
Permettez-nous d'y entrer
Pour servir à sa table.

VII. — LES BERGERS.

Veni, vo dite mou bin,
Tan lo sô que lo métin
Devon l'ouroure (6);
Ç'o lè mére de kiata
Que lo selou édoure.

VIII. — LES ROIS.

Préparons donc nos présents
D'or, de myrrhe, aussi d'encens
Avant l'entrée,
Pour adorer l'enfançon
Et la belle accouchée.

---

le souper qu'on lui apprête. Est-ce ainsi qu'il faut venir, quand on n'y voit plus goutte?

VII. Venez, vous dites fort bien, tant le soir que le matin, devant l'aurore; c'est la mère de clarté que le soleil adore.

IX. — LES BERGERS.

Lo fon, lo train, c'o soun or;
Lè pôretè, so trésor;
E n'an vu d'aute
Valè sè pôre majon
Que vâ meu que lè vôte.

X. — LES ROIS.

Bergers, ne méprisez point
Ceux dont Dieu veut prendre soin.
Voilà l'étoile
Qui nous a dit de sa part
Cette bonne nouvelle.

XI. — LES BERGERS.

Qui o ce peu chabrouilli (7) *?*
O-t-i de lè compaignie ?
Qu'i se récure.
I feré pou è l'éfan
Evo sè rewature.

IX. Le foin, la paille, c'est son or; la pauvreté, (c'est) son trésor; il n'en veut d'autre. Voilà sa pauvre maison qui vaut mieux que la vôtre.

XI. Quel est ce vilain barbouillé ? Est-il de la compagnie ? Qu'il se récure. Il fera peur à l'enfant avec son visage.

XII. — LES ROIS.

Bergers, ne savez-vous pas
Qu'il est descendu ici-bas
Pour tout le monde?
Les plus noirs sont assez blancs
Quand ils ont l'âme monde (8).

XIII. — LES BERGERS.

Vo féyè mou lé sévan;
Vo n'ote co ouare évan.
Que fât-i fare
Quan vos antrerô dedan
Pou ne li mi dépiare (9)?

XIV. — LES ROIS.

Bergers, nous vous supplions,
Avant que nous entrions,
De nous apprendre
Les divines qualités
Et l'honneur qu'il faut rendre.

XV. — LES BERGERS.

D'onou, vo n'li en sérin
Tan rand' que li èpertin.

XIII. Vous faites bien les savants; vous n'êtes encore guère avant. Que faut-il faire quand vous entrerez dedans, pour ne lui pas déplaire?

XV. D'honneur, vous ne sauriez lui en rendre autant

Lo cî, lè tarre,
Ç'o lo manre de sé bin;
Possé s'i n'an é ouare.

XVI. — LES ROIS.

Pourquoi donc est-il venu,
Si pauvre et si peu connu
Dedans le monde?
Il ne pouvait pas trouver
Demeure plus immonde.

XVII. — LES BERGERS.

Quan vo sérô qué il o
Vo dirô : « Lo brave étau! (10)
Lè riche grainge!
N'os' mi lè majon de Déye
Lè demoure dé-s ainge? »

XVIII. — LES ROIS.

Bergers, à ce que je vois,
Vous savez toutes les lois
Et les prophètes.

---

qu'il (lui) en appartient. Le ciel, la terre, c'est le moindre de ses biens; pensez s'il n'en a guère.

XVII. Quand vous saurez quel il est, vous direz : « Le bel étable! la belle grange! N'est-ce pas la maison de Dieu, la demeure des anges? »

Instruisez-nous pleinement
De cette heureuse fête.

XIX. — LES BERGERS.

Peusque vos ote poutiè
D'ine boine volontè,
Peurnè couraige.
J'vo dira çou que j'an sâ
An mo boin gro langaige.

XX. — LES ROIS.

Si le langage est pesant,
Le discours en est plaisant
Et profitable,
Pour nous disposer tous trois
A entrer dans l'étable.

XXI. — LES BERGERS.

Ico, pa lè tête-Déy' (11),
Que j'sinss' in pôre bôgé
De lè montaigne,

XIX. Puisque vous êtes porté d'une (si) bonne volonté, prenez courage. Je vous dirai ce que j'en sais en mon bon gros langage.

XXI. Encore que, par la tête de Dieu, je sois un pauvre berger de la montagne, je suis bien aussi savant que ceux de la plaine.

Je son bin assi sévan
Que ço de lè campaigne.

XXII.

Quan lé-s ainge son venu
Chantan, to fin mare-nu ([12]),
Su note côte :
« Pah su tarre et glore è déye! »
J'y étô to de côte ([13]).

XXIII.

Ç'o lo gran mâte di cie
Que j'épelon lo Messie
Et hâ et claire
Bin pu vî que sè déme,
De l'age de so père.

XXIV.

Çou que nos é fâ veni
*Ç'o l'*Ancilla domini,
Lè balle fôme,

XXII. Quand les anges sont venus chantant, tout à fait nus, sur notre côte : « Paix sur terre et gloire à Dieu ! » J'y étais tout à côté.

XXIII. C'est le grand maître du ciel que j'appelle le Messie, et élevé et glorieux, bien plus vieux que sa mère, de l'âge de son père.

XXIV. Ce qui nous a fait venir, c'est l'*Ancilla domini*

Ous'que, comme 'l étô Déye,
De Déye i s'é fa ôme.

XXV.

N'yé étôle don lo ci
Que sôy' pu kiare que li;
Ç'o lè pu belle
Que sôy' dò lo firmament
De l'église nouvelle.

XXVI.

Le musique qu'on li fâ,
Ç'o ut ré mi fa sol la;
Ç'o to lé-s ainge
Que venon pou l'andremi;
E tote oure i rechainge.

XXVII.

Possè vo que sou papa
Sôy' ce pôre vîe oncla (14)

(la servante du Seigneur), la belle dame, en qui, comme il était Dieu, de Dieu il s'est fait homme.

XXV. Il n'y a pas d'étoile dans le ciel qui soit plus brillante que lui; c'est la plus belle qui soit dans le firmament de l'église nouvelle.

XXVI. La musique qu'on lui fait, c'est *ut re mi fa sol la;* ce sont tous les anges qui viennent pour l'endormir; à toute heure ils rechangent.

XXVII. Pensez-vous que son père soit ce pauvre vieux

Qu'o su lè selle? (15)
'L o bin méri de lè déme
Ma lè déme o pucelle.

XXVIII.

Vo n'ote que trou sévan :
Antrô in pô pu évan.
Val ine tôche
Efin que vo n'trébuchin
Lo lon de ce gran pôche.

XXIX.

Chire José, va-ti vor,
Si vote gachenot dor (16).
Qu'on lou révôye.
Vaci dé rô, dé cheignou
Qu'li époution marvôye.

XXX. — LE ROI BALTHASAR.

Sire, lui dit Balthazar,
Avec un humble regard,

---

vénérable qui est sur la selle? Il est bien le mari de la dame; mais la dame est vierge.

XXVIII. Vous êtes assez savant : entrez un peu plus avant. Voilà une torche afin que vous ne trébuchiez pas le long de ce grand porche.

XXIX. Sire Joseph, allez voir si votre petit garçon dort. Qu'on le réveille; voici des rois, des seigneurs qui lui apportent merveille.

Voici la myrrhe [17]
Qu'à votre mortalité
J'offrirai la première.

XXXI. — LES BERGERS.

Deu! on sâ bin qu'i meurré,
Qu'an tarre on le bouteré
Pou quoirante houre;
Mâ i ressusciteré
Son jémâ pu remoure [18].

XXXII. — LE ROI GASPARD.

Du plus profond de mon cœur
J'offre une coupe d'odeur,
Sur l'assurance
Que j'ai de la vérité
De sa divine essence.

XXXIII. — LES BERGERS.

Je crô que ç'o de l'encen
(Qui que ne lou vo, lou san), [19]
Lè créature

XXXI. Dieu! l'on sait bien qu'il mourra, qu'en terre on le mettra pour quarante-huit heures; mais il ressuscitera, sans qu'il meure jamais de nouveau.

XXIII. Je crois que c'est de l'encens (qui ne le voit le sent), l'objet qui nous représente le mieux sa divine nature.

Que no représente meu
Sè divine nature.

XXXIV. — LE ROI MELCHIOR.

O grand roi, dit Melchior,
Recevez de moi cet or
Que je vous offre ;
Il est le plus raffiné
Qui soit dedans mes coffres.

XXXV.

Vo vos étô récouda
Pou vo si bin écouda
È vote ouffrande.
Ollè-vos en, qué 'l o tâ ; (20)
Et que Déy' vo lo rande.

XXXVI. — LES ROIS.

Bergers, nous vous remercions
De vos bonnes instructions
Et de l'entrée
Que vous nous avez donnée
De la Vierge accouchée.

XXXV. Vous vous êtes arrangés d'avance pour vous accorder si bien dans vos offrandes. Allez-vous-en, parce qu'il est tard ; et que Dieu vous le rende.

XXXVII. — LES BERGERS.

Rengainè vo gran méhi; [21]
Nos an son trou bin féchi. [22]
Not' récompanse
N'o aut' que lo boi Jésus.
Déy' vo donn' boine chance!

XXXVII. Rengainez vos grands mercis; nous en avons assez (nous en sommes trop bien fatigués). Notre récompense n'est autre que le bon Jésus. Dieu vous donne bonne chance!

NOTES DU HUITIÈME NOEL.

---

(1) Bien que ce Noël paraisse pris à Gauthier, cependant il faut en convenir, dans les modifications, les additions, les suppressions, qu'on remarque dans le Noël vosgien, en le comparant à l'original, on sent, à côté de changements moins heureux, une suite d'idées plus juste, un cadre mieux disposé. Les fautes d'impression accumulées dans les éditions que nous avons vues, au point de le rendre illisible, nous ont forcé à y introduire nous-mêmes quelques changements, en nous appuyant sur le texte de Gauthier et sur nos propres connaissances du patois vosgien.

(2) *Épale,* épaule. *Espale* (*Journal de Jean Aubriot*). Les épaules, *espaldas,* en espagnol. Le terme étymologique *scapula* est dans la loi salique.

(3) *More*, africain, noir, nègre. Ce mot est fréquent au moyen âge pour désigner des personnes ou des animaux de couleur noire : Moreau, Morel, Morlot, etc. En patois vosgien, *mourid, morid,* cheval noir ; *mourotte,* vache noire.

(4) *Morda,* par la mort du diable, analogue à *mordié,* par la mort de Dieu. Ce jurement est devenu, dans quelques cantons du centre des Vosges, une épithète injurieuse lancée aux ennuyeux, aux importuns : *vilain morda ! peut morda ! gros morda !* Il marque souvent le mépris et la colère.

(5) Toutes les éditions portent :

Vo vn'i maingi lou soupa
Qu'ou li épôte.

En rétablissant dans notre édition la pensée de Gauthier, nous détruisons l'invraisemblance qui résultait d'une leçon fautive.

(6) Les bergers veulent dire : devant Jésus, qui brille d'une clarté merveilleuse et la répand autour de lui, comme dans le tableau dit *la Nuit du Corrége.*

(7) *Chabrouilli*, barbouillé, dérive sans doute de *charbon*. Dans le centre de la France, on dit *charbouiller* (Dict. de M. Jaubert). L'arrivée d'un roi maure au milieu des bergers devient, pour les faiseurs de Noëls, un texte inépuisable de plaisanteries grossières et de terreurs comiques.

(8) L'âme monde, c'est-à-dire pure.

Dès ta jeunesse pure et monde
Apprends à cognoistre le monde.
Christine de Pisan, XIVe siècle.

Nous avons conservé cette expression, d'origine latine, dans *orge mondé*.

La réponse des rois, dans ce couplet, est d'une force sans réplique. Les deux derniers vers, qui sont à la fois empreints d'un doux reproche et d'un profond sentiment d'égalité et de charité, sont bien supérieurs à ceux de Gauthier.

(9) Dans un mystère de l'*Incarnation et nativité de notre Sauveur,* représenté à Rouen en 1474, on lit ce discours d'un berger qui montre la même préoccupation.

On ne doit pas chieulx tel seigneur
Aller, sans savoir la teneur
De ce qu'il appartient à faire :
Pour ce pensons à cette affaire

(10) *Lou brave étau*, le bel étable. Le latin et le tudesque se rencontrent encore sur ce mot. Si *stabula* a formé *étable*, nous croyons que *étaule*, *étau*, sont dérivés du germanique *stall*, allemand moderne, anglais et suédois ; *staller*, islandais ; hollandais, *stael ;* danois, *stald. En un vil estaule*, sermons de Saint-Bernard ; *Htaule*, dans les montagnes des Vosges.

— *Brave*, beau; c'est là le sens primitif de ce mot, qui est celtique (*brave* en breton), et qui est encore usité en ce sens dans un grand nombre de patois; on le trouve dans Molière.

(11) *Pa lè tête-Dée*, par la tête de Dieu. La même expression se trouve dans un Noël bourguignon de la Monnaie. Dans le midi de la France, on a la même formule de serment. La suppression de la préposition *de* entre les deux substantifs est très-fréquente dans l'ancien langage : *Jésus, le fils Sainte-Marie* (vieux Noël). Notre expression *Fête-Dieu* en est un vestige. Voici un couplet chanté dans les Vosges, derrière les volets des maisons, par des mendiants qui viennent, le jour des Rois, quêter leur part du gâteau traditionnel :

Le *peuce Dée*, po *l'amou Dée !* *
Y a cinq efan dò mo penée
Et mi fâ hée (*bis*)
Béyè me lè pâ do rô
Et d'lè reine si el y o co
O girondo,
O cognolo.

(12) Le patois picard a aussi cette expression *tout finmernu*.

(13) En un moult divers leu *de coste* une bruière (Berthe aux grands pieds).

(14) *Oncla*, oncle, vénérable, vieux, père. C'est un terme de vénération qui ne s'adresse guère qu'aux vieillards et ne rappelle pas une idée de parenté ; *oncliot* (patois franc-comtois), et le mot anglais *uncle* s'emploient dans le même sens. La langue a passé ensuite de l'idée de parenté à l'idée de vénération. Par un raisonnement inverse, le patois vos-

* La pièce de Dieu, pour l'amour de Dieu
Il y a cinq enfants dans mon panier
Et moi (cela) fait six,
Donnez-moi la part du roi,
Et de la reine si elle y est encore
O girondo,
O cognolo.

gien a donné à un terme de respect un sens de parenté; il désigne l'*oncle* par le mot *nonnon*. Or *nonni* se disait des religieux âgés; c'était un terme d'affection filiale (Règle de saint-Benoît), qui a été remplacé par la locution *mon révérend père*. *Nonna* signifiait primitivement mère ; il n'en est resté que les termes *nonne* et *nonnain*, qui rappellent chez nous des idées peu sévères. En italien, *nonno* et *nonna*, grand-père et grand'mère.

(15) Gauthier dit *qui tient l'écuelle;* c'est mieux. Il y a là un trait digne d'un tableau flamand; le traducteur vosgien ne l'a pas aperçu.

(16) *Gachenot*, petit garçon. C'est le diminutif de *guéchon*, forme patoise de *garçon*, qui a pour primitif le vieux mot *gars* (prononcé, en patois et par le peuple, *gas*). *Gachenot* (Ban de la Roche); *guéchon*, *guéchenot* (Metz); *gochenot* (Épinal). Ces diverses formes correspondent au mot *garçonnet*. *Guéchotte*, petite-fille; *gâche*, fille, demoiselle; en français, *garce* a pris un autre sens.

(17) *Immortalité*, donné par toutes les éditions au lieu de *mortalité*, est évidemment un contre-sens; car les bergers n'auraient aucun motif pour répliquer par le couplet qui suit.

(18) *Mourre*, mourir; *courre*, courir; *querre*, guérir, et d'autres, avaient autrefois les deux formes; on les employait suivant le besoin et l'harmonie. Les premières sont encore en usage dans divers patois.

(19) *Qui qui*, *qui que*, quiconque, celui qui, se lisent souvent dans les vieux auteurs : *qui eschairait*. (Hist. de Metz.)

(20) *Qué* a le sens de parce que, comme le latin *quod* et l'italien *che*.

(21) Dans le langage populaire, on dit encore *rengaîner son compliment*.

(22) Nous avons traduit *féchi* par lassé. Rabelais (liv. V, chap. XIV), *fasché de saleures*, las de salaisons.

IXe NOEL.

ADORATION DES BERGERS.

I

Boinjo don Déy'. Louve-v' teurtou ([1]).
I n'no fâ pu dotè lou lou ;
'L a bin ontou,
Lou maleurou !
Ça l'ainge nos éhure
Qu'in aigné atô v'nu di cî
Sou lè pé d'not' néture
Efin de l' déchessi.

I. Dieu vous donne bon jour ! Levez-vous tous. Il ne nous faut plus redouter le loup ; il est bien honteux, le malheureux ! Car l'ange nous assure qu'un agneau est venu du ciel sous la peau de notre nature, afin de le chasser.

II

Vos at' mainié, vo sévô bin
Que l'ange é di di gran métin
Qu'in feu divin,
Piein de to bin,
Atô né don l'étabe
De Chan Coulin, antortiyi,
Coume in pôr misérabe,
De drèpé dèchiri (2).

III

Ollons-y don teurtou d'in cô,
Et laihon toci Chan Geoffrô
Que meu de frô,
Évou Briffau,
Pou panre ouaite è no bête.
Assi bin 'l a to anjalè;
Ca s'i v'nô è lè fête,
I n' pourrô bin troutè.

II. Vous autres serviteurs, vous savez bien que l'ange a dit de grand matin qu'un fils de Dieu, plein de tout bien, est né dans l'étable de Jean Colin, entortillé, comme un pauvre misérable, dans des langes déchirés.

III. Allons-y donc tous ensemble (d'un coup), et laissons ici Jean Geoffroi, qui meurt de froid, avec Briffaut, pour prendre garde à nos bêtes. Aussi bien il est tout gelé; car, s'il venait à la fête, il ne pourrait bien trotter.

IV

Voule-v' teurtou que lou preméye
Que s'ré lou putô à pemèye
Ou lou poiréye
De Chan coudéye,
Qu'a to prouche lé grainge (3)*?...*
Lé daré seron obligi
De trâtiè lou dimoinche
Teurtot' lè compaigni.

V

— Nian, i vâ meu li échetè
Dé-s ègliat', dé gan fourré,
In bé chépé,
In neuf couté,
Pou ouaidè lè coutume.
Mâ çûlè que lé ouaigneré
Trâterè lè commune,
È té jo qu'i vouré.

IV. Voulez-vous que le premier qui sera le plus tôt au pommier ou au poirier de Jean Cordier, qui est tout proche de la grange?... Les derniers seront obligés de traiter le dimanche toute la compagnie.

V. Non, il vaut mieux lui acheter des rubans, des gants fourrés, un beau chapeau, un couteau neuf, pour garder la coutume; mais celui-là qui les gagnera traitera la commune à tel jour qu'il voudra.

VI

— Qu'in chéquin don se tanne pra
De couri, quan trô fou Jaiqua
De sou fieuta
Diré : Pija !
Bouton no bin an range;
Coulin èvance trou lou pî.
Qui pauré de l'évance
Smedéy', n'érém' ouaigni.

VII

Pija ! Pija ! Pija ! *trô çô,*
E l'onou de l'aigné qu'a rô,
Ç'a in gran cô;
Lou lou a mô.
Haïe ! Je su fieu d'alène (4);
Mâ je su à mai di peméye.
J'a ouaigni mes étrenne,
Peusque j'su lou preméye.

VI. Qu'un chacun donc se tienne prêt à courir, quand trois fois Jacquot, de sa flûte, dira : *Pija !* Mettons-nous bien en rang. Colin avance trop le pied. Celui qui prendra de l'avance, que Dieu m'aide ! n'aura pas gagné.

VII. Pija ! Pija ! trois coups (fois), Pija ! en l'honneur de l'agneau qui est roi. C'est un grand coup. Le loup est mort. Aïe ! je suis hors d'haleine. Mais je suis au but (à l'arbre) du pommier; j'ai gagné mes étrennes, puisque je suis le premier.

VIII

No val don ousque Gabriel
Nos é di qu'atô lè baisselle
Qu'a dé pu belle
Et qu'a pucelle,
Et ca qu'a mére insane
D'in afan que jémâ n'èvi
De père. Noum', tante Anne,
Coum' i fâ boin toci?

IX

Mâ qui qu'li fré in compliment?
I fâ que ç' sôy' lou pu sévan,
Lou meu dansan,
Et meu dehan.
J'a étu è l'écôle,
Je sâ lé latte et coume i fâ
Fâre lé cabriole
Anca meu que Michâ.

VIII. Nous voilà donc (à l'endroit) où Gabriel nous a dit qu'était la jeune fille qui est des belles et qui est vierge et aussi qui est mère d'un enfant qui jamais n'eut de père. N'est-ce pas, tante Anne, comme il fait bon ici?

IX. Mais qui lui fera un compliment? Il faut que ce soit le plus savant, le mieux dansant et le mieux parlant. J'ai été à l'école; je sais les lettres et comme il faut faire la cabriole encore mieux que Michaud.

X

Boinjo don Dée, petit poupâ,
Et vo, mére d'in Déy' de pâ.
Voute anfan brâ (5).
Ç'a mou bin fâ
D'avouè anvoiyi l'ainge
A pôre péturé coum' nou,
Pou chantè lé louainge
Di cheignou dé cheignou.

XI

Oncla Jousé, Déy' v'ouaite; mâ
Je cro que vos ô ben di mâ
Vo n'ô ouair châ.
Teurtou v'vai mâ;
Ç'a qu'voute aine a mou maigue;
Et lou bû lè que l'a ca pu
Je dout' que n' sôy' malédé.
I lif arô dè gru.

X. Dieu vous donne bonjour, petit enfant, et à vous, Mère d'un Dieu de paix. Votre enfant crie. C'est bien fait d'avoir envoyé l'ange à de pauvres bergers comme nous, pour chanter les louanges du Seigneur des seigneurs.

XI. Vénérable Joseph, Dieu vous garde ! Mais je crois que vous avez bien du mal. Vous n'avez guère chaud. Tout vous va mal ; car votre âne est bien maigre ; et ce bœuf-là qui l'est encore plus : je crains qu'il ne soit malade. Il lui faudra des grus (de l'avoine).

XII

Mâ nout' boin Déy', qu'évé baiti
Lou monde, et y volè pâti,
V's at' to transi.
Ouaite-v' d'meuri.
Qué n'louge-v'è lè ville
E lè tévéne dé trô Rô?
Y an é pu de mille
Qu'an serin mô de frô.

XIII

Béyè no lè permission
De dansiè et d'rondiè à son
Di violon
D'oncla Glaidon,
Pou réjoi vout' mére
Et vo béyi in pô d' pess tan.
Val Coulé, mo compére,
Que sâ mou bin couman.

XII. Mais (vous) notre bon Dieu, qui avez bâti le monde et y voulez souffrir, vous êtes tout transi : gardez-vous de mourir. Que ne logez-vous à la ville, à la taverne des *Trois-Rois?* Il y en a plus de mille qui seraient morts de froid.

XIII. Donnez-nous la permission de danser et de rondier au son du violon du vieux Claudon, pour réjouir votre mère et vous donner un peu de passe-temps. Voilà Colas, mon compère, qui sait fort bien comment.

XIV

Ecôde tou cônebouquin
Evo lè fieute de Glaidin;
Lou tabourin
De Chan Mougin
Ecmauceré lè danse;
Et me, évo mo vioulon
Je frâ lé révérance (6)
A feu de Marion.

XV

Ecmauçon don de bin joué :
É la venuë de Noué (7).
Jésu a né
Coume in aigné
Premi pa lé proufète
Pou nou donné lou pérédi.
Satan, lè peute bête,
An a to éhéli.

XIV. Accorde ton cornebouquin avec la flûte de Claudin. Le tabourin de Jean Mougin commencera la danse; et moi, avec mon violon je ferai l'hommage respectueux au Fils de Marie.

XV. Commençons donc de bien jouer : *A la venue de Noël.* Jésus est né comme un agneau promis par les prophètes pour nous donner le paradis. Satan, l'affreuse bête, en est tout défait.

XVI

E Déy' vo c'man, nout' boin cheignou (8).
Fâte que pu jèmâ lou lou,
Qu'a bin hontou,
Tot è l'entou
De no tropé de béte
Ne peuh' veni et qu'è jèmâ
Je pouvinh' fâr lè fête
Et joyi de lè pâ.

XVI. A Dieu (je) vous recommande, notre bon Seigneur. Faites que plus jamais le loup, qui est bien honteux, tout à l'entour de nos troupeaux de bêtes ne puisse venir, et qu'à jamais nous puissions faire la fête et jouir de la paix.

NOTES DU NEUVIÈME NOEL

(1) *Boinjou don Dée*, formule très-ancienne de salut. *Dieu te doint bonjour* se trouve à chaque instant dans les farces du quinzième siècle. Le campagnard vosgien dit quelquefois simplement *don dée.* En Franche-Comté, *do bonjou, dain bonjou.*

(2) *Drépé,* drapeau en langage vulgaire. C'est un diminutif de drap. *Enveloppeit en vilz draz.* (Saint Bernard.)

(3) Le berger interrompt ici sa phrase, pour lui donner un autre tour et proposer une autre sorte de récompense.

(4) *Noume*, n'est-ce pas? Cette interrogation sonne de bien des manières par toute la Lorraine et nous semble lui être aujourd'hui toute particulière : *nome*, *neume*, *néme*, *neumi, nemi, némi.* Cette dernière prononciation doit être la primitive, car le vieux français nous en donne immédiatement l'étymologie : ma mère, il vous est bien, *n'est mie?* (Farce du nouveau marié.)

(5) *Brâ,* crie. Ce mot ne se dit plus que de l'âne. Le Berry, la Flandre, le pays wallon la Normandie et la Lorraine lui ont conservé le sens de *crier, gémir,* qu'il avait autrefois :

Si brait à haute voix et crie
Comme femme qui est dolente.

(Roman des Aventures de Fréjus)

On dit aujourd'hui *brailler*.

(6) *Révérence*, hommage respectueux dans le sens du latin *reverentia*.

(7) Premier vers d'un ancien noël très-connu, qu'on trouve dans le *Recueil des vieux Noelz* imprimé à Angers en 1582, et dans d'autres recueils du même siècle.

(8) *E Dèy' vo c' man*, je vous recommande à Dieu, formule d'adieu très-ancienne, encore usitée aujourd'hui dans nos campagnes. Notre expression moderne *adieu* n'en est que l'abrégé, comme *bonjour* de *Dieu vous doint bonjour*.

Xe NOEL.

ADORATION DES BERGERS.

I

Péturé et mainié
Vaci lo jô.
Lo solou a louvè
Dessu no tô.
Mâ lé jau n'om' chanté;
É se coujo.
Lé chiè et lé tropé
Dremo éco.

I. Pasteurs et servantes, voici le jour. Le soleil est levé sur nos toits. Mais les coqs n'ont pas chanté; ils se taisent. Les chiens et les troupeaux dorment encore.

II

— Némoi, ç'a éne étole ([2])
Que r'lu à cî,
Coume én' grosse chandôle,
Que viè toci.
E s'érâte è l'étaule
Poua lè derri.
Mâ qu'asqu'on ôy' que grôle? ([3])
J'an su transi.

III

— Je dot', j'a lè colique.
Mâ ouyè don
Tot' lé voi magnifique
Et lé vioulon.
Là vousqu'a lè musique ([4])
Et lé chanson
Que çolè coquerique ([5])
D'in si bé ton?

II. Pardonnez-moi; c'est une étoile qui reluit au ciel comme une grosse chandelle, qui vient ici. Elle s'arrête à l'étable, par là derrière. Mais qu'est-ce qu'on entend murmurer (qui murmure)? J'en suis transi.

III. J'ai peur, j'ai la colique. Mais écoutez donc toutes les voix magnifiques et les violons. Où est la musique et les chansons que ceux-là font entendre d'un si beau ton?

IV

— Su l'étaul' j'vou dé-s ainge
De not' boin Dé,
Evo dé ball' rob' biainche
Et son solé,
Que chanto lé louainge
D'in rô qu'a né
Do in cogno d'lè grainge
Di gran Mougé.

V

— Coume asque cè s'pieu fâre?
In lu si frô
Ne sérô mi li piare
Son pôt' ni tô.
Po in prince d'lè tarre,
Po in gran rô,
In té palai! ç' n'o ouare
Ousque d'mourrô.

IV. Sur l'étable je vois des anges de notre bon Dieu, avec de belles robes blanches et sans souliers, qui chantent les louanges d'un roi qui est né dans un coin de la grange du grand Mougé.

V. Comment (est-ce que) cela se peut faire? Un lieu si froid ne saurait lui plaire, sans porte ni toit. Pour un prince de la terre, pour un grand roi, un tel palais! Ce n'est guère où il demeurerait.

VI

— J'guèjo qu' ç'a lo Messie
Qu' vié no savé !
Lo proufète Isaïe
L'é énoncié.
Lè novelle a oyie
De to côté ;
Ca val dé compaignie
Qu'vo l'édouré.

VII

— Ollo co è lè fête.
Laiyon toci
No chié po panre ouaite
È no berbi.
Matto po y paraîte
No bé ébi,
Not' chépè su lè téte,
En' dajo mi (6).

VI. Je gage que c'est le Messie qui vient nous sauver. Le prophète Isaïe l'a annoncé. La nouvelle est ouïe de tous côtés; car voilà des compagnies qui vont l'adorer.

VII. Allons aussi à la fête. Laissons ici nos chiens pour prendre garde à nos brebis. Mettons, pour y paraître, nos beaux habits, notre chapeau sur la tête. Ne tardons pas.

VIII

— Ma poutio li d'lè tâte
Et di boin mié
Qu' nos o fâ lè mohatte
De note azè,
Dé cmote è lè meuratte
Son rèliè
Dé neu et dé cacatte
Po l'émisè.

IX

— Boin jo, virge Mèrie,
Jésu, boinjo,
E tot lè compaignie
Mou imblemo.
Not' cœuh vo reméhie
De l'anfant'mo
Qué produ lo messie.
Ç'o grand beso.

VIII. Mais portons-lui de la tarte et du bon miel que nous ont fait les abeilles de notre rucher, des pommes (de terre) à la crème, sans oublier des noix et des noisettes pour l'amuser.

IX. Bonjour, vierge Marie; Jésus, bonjour, et toute la compagnie, bien humblement. Notre cœur vous remercie de l'enfantement qui produit le Messie. C'est grand besoin.

X

Nos o tocou lè guarre ;
Ç'a bin di mau.
E fâ d'né po soudare
To no goh'no.
Lâmoi ! é n'o rvié ouare
Devoua zo to.
Mâ lè pâ su lè tarre
Sré évo vo.

XI

Po vo rand' pu d'oumaige
Je son trou pôr.
E n'y é dò not' villaige
Pa in sou d'or.
Sé not' cœuh a in gaige
Qu' vâ in trésor,
J' vo lo boto an gaige
De boin aicor.

X. Nous avons toujours la guerre; c'est bien du mal. Il faut donner pour soldats tous nos garçons. Hélas ! il n'en revient guère vers leurs toits. Mais la paix sur la terre sera avec vous.

XI. Pour vous rendre plus d'hommage, nous sommes trop pauvres. Il n'y a dans notre village pas un sou d'or. Si notre cœur est un gage qui vaut un trésor, nous vous le mettons en gage de bon accord.

NOTES DU DIXIÈME NOEL.

Ce noël est moderne. Il paraît même avoir été composé au commencement de ce siècle ; car il y a un trait contre la conscription. (Il faut donner pour soldats tous nos garçons.) Il est entièrement inédit, et nous croyons qu'il a été composé par ce même curé dont nous avons donné ailleurs une fable de la Fontaine traduite en patois ; mais ce n'est qu'une conjecture, car le manuscrit assez vieux que nous avons n'est pas de la même main.

(1) *È se coujo,* ils se taisent, pour *coujon.* La disparition de la nasale est fréquente dans le pluriel des verbes de ce noël.

(2) *Némoi,* pardonnez-moi ; expression fréquente dans la bouche du Vosgien et caractéristique.

(3) *Grôlè,* gronder, grogner, murmurer.

(4) *Là vousque,* mot à mot, *là où est-ce que.* Les Italiens disent *là 've* et *là ove,* là où.

(5) *Coquerique,* chante d'une voix haute et claire comme le coq ; mot forgé sans doute par l'auteur du noël, car il n'est pas usité dans les Vosges. Nous l'avons rencontré dans un patois du centre de la France.

(6) *Dajo,* tardons ; *dajè* est la forme patoise de l'ancien mot *targer* et *attarger.*

XI[e] NOEL.

NOEL! NOEL! (1)

AIR : *Je ne voudrais qu'une couronne.*

I

Silence, ciel, silence, tarre,
Demourè dan l'étonnemo;
In Déy' po no sè fa éfan;
L'émou triomf' dan ce mistare.
El o poure aujedeuye,
Tandis que tote lè tarre
Que tote lè tarre o è lu.

II

Disparaissez, ombres, figures,
Faites piéce è lé vérité.

De votre Dieu l'humanité
Vient écomplir las écritures ([2]).
El o poure aujedeuye, etc., etc.

III

E méneuye, eune Virge mère
Produt cet astre lumineux ;
Dan ce momo miraculeux
No épelo Dieu notre frère.
El o poure aujedeuye, etc., etc.

IV

El é po palais eune étable,
Po cortisans dous énimau,
Po li d'l' étrain et do roseau.
Voyè cet état lamentable
Qu'é choisit aujedeuye, etc., etc.

V

Dan ce jour on voit l'invisible
Lè grandeur dan l'ébaissemo,
L'éternel, èfan d'in momo :
I voyon souffri l'impôssible
Dan in petet réduit, etc., etc.

VI

Glaiçons, frimas, chôjon cruelle,
Suspendez donc votre rigueur ;
Vo fié souffri votre auteur [3],
Gémi l'éternelle sagesse
Que traubye en ce réduit, etc., etc. [4].

VII

Venez, pasteurs en diligence,
Edorè votre Dieu sâveur ;
El o jolou de votre cœur ;
É vos aime poua préférence.
El o poure aujedeuye, etc., etc.

VIII

Noué ! Noué ! è cette fête,
Noué ! Noué ! évo erdeur,
Noué ! Noué ! à Dieu sâveur !
Fio de nos cœurs sè conquéte.
Chantons tous aujedeuye
Noué poua tote lè tarre
Ca tote lè tarre o è lu.

NOTES DU ONZIEME NOEL.

---

(1) Ce noël est une traduction, en patois de Fontenoy-le-Château (canton de Bains), d'un noël français qui se trouve dans tous les recueils populaires. Nous l'avons donné néanmoins, parce qu'il renferme des formes et des expressions qui ne se trouvent pas dans les précédents, et qu'il montre le mélange de deux dialectes sur la limite même des Vosges et de la Franche-Comté. La clarté du texte nous dispense de le traduire en français. Quelques notes suffiront.

(2) Les deux caractères grammaticaux qui rattachent le patois de ce noël au franc-comtois, c'est l'emploi de l'article *las*, les, et du pronom *i*, je (5e couplet). Le mot *je*, inconnu en franc-comtois, s'emploie, près de Bains, devant un verbe qui commence par une voyelle, et le pronom *i* devant une consonne : *i voyons*, je voyons est le seul exemple dans ce noël. On dit : *i su*, je suis, *j'a*, j'ai.

(3) *Fion*, faisons, *vo fiè*, vous faites.

(4) Prononcez *que traubian*.

Pour mieux faire comprendre le patois dont nous parlons, nous donnerons ici un fragment d'un noël qu'on chante à Fontenoy-le-Château ; il est informe, mais on n'a pu nous le donner que comme nous le présentons.

La geo, vénè torta voir
Lo rô da sin, lo rô das inges
Que dévola si hau da cieux
Po vo béyi l'aumone.

O Médème, vo n'ête mie chaud
Vos ote tote nue et tote déchaud
Dedan c'te gringe.
La geo d'poichi n'en gar piti
D'éne poure étrangère.

J'a co in ptè péquè d'drèpé ;
Ce s'ré po l'anvloppa
Lo rô da sin, lo rô das inges.
El éré co tan bin pu chaud
Poua derri not' piaitine.

Les gens, venez tous voir le roi des saints, le roi des anges, qui descendit si haut des cieux pour vous donner l'aumône.

O madame, vous n'avez pas chaud, vous êtes toute nue et toute déchaussée dans cette grange. Les gens d'ici (de par ici) n'ont guère pitié d'une pauvre étrangère.

J'ai encore un petit paquet de langes, ce sera pour l'envelopper, le roi des saints, le roi des anges. Il aurait encore bien plus chaud par derrière notre platine.

FIN.

TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.





